LA MARQUE BLEUE ?

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE

Le volume Complet 95 cs

CU262

La marque bleue

Roman policier inédit,

par PAUL DARGENS

2 €

CHAPITRE PREMIER

Il pouvait être vingt-trois heures quarante lorsque, ce soir-là, 18 mars, M. et Mme Barançon, d'aimables quinquagénaires qui vivaient de leurs rentes, tournèrent l'angle de la rue Cardinet pour s'engager dans la rue de Rome.

Un vent humide et froid soufflant en rafales rendait cette dernière voie déserte. Mme Barançon serra frileusement autour d'elle son manteau tandis que son mari relevait le col de son pardessus.

Tous deux avaient passé la soirée au cinéma. En échangeant leurs impressions sur le film qu'ils venaient de voir, ils se hâtaient vers leur logis heureusement peu éloigné, savourant par avance la joie qu'ils éprouveraient en se retrouvant dans leur appartement, confortable et bien chauffé.

— C'est dommage que, du coin de son feu, on ne puisse assister aux représentations des théâtres et cinémas! disait Mme Barançon entre deux éternuements.

— Cela viendra, ma chère, et avant peu encore!... La science réalise de tels progrès! affirma son époux.

— En attendant ce temps heureux, j'ai pincé un

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation de mise au théâtre et au cinématographe.

rhume... Ce sera le troisième de l'hiver ! soupira la bonne dame, navrée.

— Tu vas prendre un grog bien chaud, mettre une bouillotte dans ton lit et qui sait, tu y couperas peut-être ! suggéra M. Barançon. Ah, nous voici enfin arrivés !

Le couple stoppait devant la porte cochère d'un immeuble de belle apparence. Déjà, M. Barançon allongeait la main pour manœuvrer la sonnette et avertir ainsi la concierge lorsqu'il recula brusquement, bousculant sa femme qui le suivait de près.

— Fais donc attention, Edouard, tu m'as marché sur les pieds et j'ai mon cor...

Mais M. Barançon semblait peu s'en soucier. Il répliqua d'une voix chevrotante d'émoi :

— Marceline, Marceline, il y a là quelqu'un !

Il s'écartait et Mme Barançon aperçut alors un homme qui se tenait accroupi dans l'encoignure de la porte, si bien dissimulé que le rentier avait failli marcher dessus.

Son chapeau enfoncé sur le nez cachait son visage et il demeurait immobile, ne semblant pas remarquer la présence des locataires désireux de rentrer chez eux.

— Eh, l'homme, si vous voulez vous éloigner... Vous n'êtes pas ici dans votre lit ! grogna le rentier d'autant plus furieux qu'il avait eu peur.

Cette apostrophe demeura vaine, l'inconnu ne fit aucun mouvement si bien que M. Barançon, perdant patience, l'empoigna par l'épaule en dépit des objurgations de sa femme qui conseillait la prudence.

— Prends garde, Edouard...

— Quand vous voudrez ficher le camp, vous ! hurla Barançon en secouant rudement l'étrange personnage.

Ainsi tarabusté, ce dernier se trouva sur le flanc, tout d'une pièce et son chapeau de feutre roula à quelques pas.

Presque aussitôt, Mme Barançon poussa un cri aigu qui vibra longuement dans la nuit :

— Edouard, Edouard... Regarde !

Sa main se tendait, indiquant la poitrine de l'inconnu dont le pardessus venait de s'écarter.

Sur le plastron de la chemise, à la hauteur du cœur, une large tache sombre apparaissait.

— Du sang ! balbutia M. Barançon en reculant instinctivement.

Dieu sait ce qui fût advenu car les deux époux semblaient avoir perdu la tête et paraissaient fort disposés à s'enfuir ; mais heureusement, un trio d'agents cyclistes se montrait, attiré par le cri angoissé de Mme Barançon.

D'un même mouvement, le mari et la femme se précipitèrent à la rencontre des policiers.

Ils parlaient en même temps, avec de grands gestes, si bien que les agents mirent quelques instants à comprendre ce qu'on leur voulait.

Enfin, le brigadier commandant la ronde avisa l'inconnu gisant sur le trottoir dans une zone qu'éclairait un bec électrique.

— Et celui-là, que fait-il ? s'exclama-t-il en poussant de son côté.

« Bon Dieu, cria-t-il, presque aussitôt, il a été assassiné... Sans doute par vous, mon bonhomme !

Il se tournait menaçant vers M. Barançon, ému, tremblant et que les deux autres agents encadraient déjà.

— Mais je m'exténue à vous dire que nous avons trouvé cet homme devant notre porte alors que nous voulions rentrer chez nous ! protesta le rentier.

— Vous ne comprenez donc rien ! surenchérit sa femme qui commençait à se fâcher.

— On verra ça plus tard ! coupait le brigadier qui, faisant signe à ses hommes de surveiller les suspects, se pencha vers le corps gisant à ses pieds.

— Il est mort ! constata-t-il, après lui avoir touché la main. Un beau coup en pleine poitrine !

Brusquement, le policier se tut, considérant avec étonnement le visage du défunt.

C'était celui d'un homme de trente-quatre à trente-cinq ans environ, aux cheveux bruns, au nez assez proéminent. La lèvre était exactement rasée, la mise soignée. On devait se trouver en face d'un homme jouissant d'une certaine aisance, un commerçant sans doute.

Mais ce n'était pas là ce qui causait la stupeur du brigadier. Son regard ne quittait point l'insigne bizarre se découpant en bleu sur la pâleur du front. Qu'on s'imagine deux lignes verticales éloignées environ d'un centimètre et demi et que deux autres lignes, horizontales celles-là, barraient par le milieu.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? grommela l'agent, perplexe.

Une seconde encore, il demeura là, réfléchissant, puis le problème lui apparaissant sans doute au-dessus de ses moyens, il donna des ordres.

L'un de ses subordonnés resterait près du cadavre tandis que l'autre accompagnerait M. Barançon jusqu'au poste le plus proche, où l'on vérifierait son identité.

Les deux époux eurent beau émettre de véhémentes protestations, le brigadier refusa de rien entendre. Déjà, il enfourchait sa bicyclette, prenant les devants afin d'alerter ses supérieurs.

Mal résignés à leur sort, M. et Mme Barançon, grelottant sous la bise qui leur paraissait de plus en plus froide, suivirent en compagnie du dernier agent.

Le lendemain de ce jour, alors que Jacques de Villefort se trouvait arrêté au volant de sa voiture par le bâton d'un gardien de la paix réglant la circulation à la hauteur de la rue d'Amsterdam, il s'entendit appeler par son nom :

— Bonjour, monsieur de Villefort !

En même temps, un grand jeune homme, à la mise élégante, aux allures désinvoltes, passa la tête par la portière de l'auto.

— Ah, c'est vous, Michelin ! répondit le détec-

tive en reconnaissant l'un des inspecteurs principaux de la police judiciaire qu'il avait rencontré dans maintes affaires, que faites-vous par ici ?

— Je vous le dirai si vous avez cinq minutes à perdre ! répliqua l'interpellé.

— En ce cas, montez, car il me faut repartir, la voie étant redevenue libre ! fit tranquillement de Villefort.

L'inspecteur Michelin ne se le fit pas répéter deux fois. Il s'installa aux côtés du policier tandis que celui-ci remettait son moteur en marche.

En effet, l'agent de la circulation s'impatientait et jetait un coup d'œil réprobateur vers cette voiture qui ne repartait pas assez vite à son gré.

— Mais voyez-le donc, sourit de Villefort. Il a l'air méchant et me flanquerait une contravention comme rien !

— Peuh ! rétorqua Michelin, comme si vous ne saviez pas comment on se les fait enlever !

— Heureusement! Donc, vous avez quelque chose à me dire ! reprit Jacques en allumant une cigarette.

— Je voudrais vous parler du crime de la rue de Rome. Le patron m'a chargé de l'enquête et, comme je flaire une affaire épineuse, un bon conseil ne sera pas de trop !

— A votre disposition ! concéda Jacques dans un sourire.

La minute suivante, les deux hommes ayant mis pied à terre, s'attablaient à la terrasse d'un café et se faisaient servir des portos.

— Vous savez de quoi il s'agit, j'imagine ! attaqua Michelin à mi-voix.

— Les journaux de ce matin m'ont appris qu'on avait découvert, l'autre nuit, rue de Rome, un homme assassiné dans l'encoignure d'une porte cochère. La mort semblait attribuable à un coup de couteau ou de poignard, l'autopsie éclaircirait ce point... Je n'en sais pas davantage !

— Je vais donc vous mettre au courant... Le dé-

funt est un certain Abel Vadenot, établi garagiste à Colombes, rue Casimir-Périer. Il habitait là avec sa femme et ses deux enfants... Les renseignements recueillis sur son compte sont excellents... Vadenot jouissait de l'estime générale... Son affaire marchait tant bien que mal !

« Le garagiste quitta son domicile dans la soirée du 10 mars vers 22 heures, annonçant à sa femme qu'il avait un rendez-vous à Paris avec un client pour l'achat d'une voiture... Il rentrerait avant minuit !

« Or, à vingt-trois heures quarante, de braves gens voulant rentrer chez eux, découvraient son cadavre dans le coin de leur porte cochère.

— Surprise désagréable, j'imagine ! fit de Villefort.

— Vous pouvez le dire, les braves gens en question n'en sont pas encore revenus, mais la question n'est pas là, repartit Michelin tout à son sujet.

— Allez, je vous écoute !

— Dans les poches de Vadenot, on a retrouvé son portefeuille contenant plusieurs centaines de francs, ses papiers, sa montre... bref, le vol n'est pas le mobile du crime!

« L'auto du garagiste semblait avoir disparu mais on l'a découverte hier matin boulevard de Courcelles, en bordure du parc Monceau, c'est-à-dire à une distance relativement peu éloignée de l'endroit où gisait le cadavre !

— Tiens, tiens ! fit de Villefort, intéressé.

— Qui l'a amené là ?... L'assassin sans aucun doute... Un examen attentif du véhicule où tout était parfaitement en ordre n'a rien révélé...

« Les seules empreintes digitales relevées sont celles d'Abel Vadenot.

— Son meurtrier avait des gants ! suggéra de Villefort. Après tout, il n'y a rien là d'extraordinaire... Selon vous, Vadenot a-t-il été tué dans sa voiture ou ailleurs ?

— Il n'y avait pas de sang dans l'auto... Mainte-

nant, cela ne prouve pas grand'chose... Vadenot était habillé bien entendu, ses vêtements, son pardessus se sont interposés.

« Mais il y a plus curieux... Sur le front du mort, il y avait une marque bleue faite au crayon gras... Tenez, comme ceci...

Et sur une feuille de son calepin, l'inspecteur principal dessina l'emblème que nous avons décrit.

— Bizarre en effet ! concéda Jacques. Vous ne voyez pas ce que cela peut signifier ?

— Pas pour le moment ! murmura Michelin qui considérait d'un air rêveur son dessin, mais cela viendra... La semaine dernière, exactement le 10 mars, vers 23 heures, on a découvert sur un banc du boulevard de Strasbourg, au Havre, le corps d'un industriel de la localité, Julien Roubier!

« Il avait été tué d'un coup de poignard en pleine poitrine, comme Vadenot, et comme ce dernier, il portait au front la marque bleue !

— Diable ! fit simplement Jacques de Villefort en considérant son interlocuteur.

— J'ajouterai encore qu'Abel Vadenot, le mort de la rue de Rome, était originaire du Havre d'où il était parti, il n'y a que sept ou huit ans !

— Et vous en concluez ?

— Que ces deux meurtres sont le fait d'un même assassin ou tout au moins de la même bande ! répondit Michelin. La marque bleue le prouve surabondamment.

— Assurément... Mais cette marque bleue, que signifie-t-elle ?

— Ah, voilà où le mystère commence... Je donnerais beaucoup pour le savoir car alors j'imagine que je ne serais pas loin de connaître la vérité, répondit Michelin.

Entre les deux détectives, il y eut un instant de silence. Ils songeaient à la double affaire brièvement évoquée par l'inspecteur principal.

Ce fut celui-ci qui reprit :

— Le chef, M. Lebreton, m'a parlé de cette

affaire et dame, j'avoue que j'aurais préféré voir la corvée tomber sur un autre... L'histoire ne me dit rien qui vaille !

— Bah, vous savez ! fit Jacques, encourageant. Souvent les choses les plus compliquées ne le sont qu'en apparence... Quand vous aurez débrouillé les premiers fils...

— Oh, je ne désespère pas! s'écria vivement Michelin; seulement, quand tout à l'heure, je vous ai aperçu, l'idée m'est venue de vous mettre au courant et de vous demander conseil... A deux, on voit plus clair, surtout quand le second est vous, monsieur de Villefort !

Ce compliment dont la sincérité n'était pas douteuse fit passer un vague sourire sur les lèvres rasées du détective.

— Ce n'est pas votre patron, M. Lebreton, qui vous a chargé de me consulter! émit-il taquin.

— Pas précisément ! riposta Michelin en riant. Au fond, il ne peut pas vous souffrir et s'il savait que je vous demande avis, il ne se gênerait pas pour me secouer les puces... Que voulez-vous, monsieur de Villefort, vous avez pris trop souvent l'avantage sur nous et dame, ça embête le patron... Mettez-vous à sa place !

— Je préfère rester à la mienne... Que voulez-vous, mon brave Michelin ! ajoutait Jacques, après un instant, chacun a ses méthodes !

— Bien entendu !

— Je vais penser à votre affaire et, si je vois quelque chose, je vous le ferai savoir sans toutefois en informer M. Lebreton.

— Merci, monsieur de Villefort. Je n'en attendais pas moins de vous !

— De votre côté, tenez-moi au courant... Sur ce, je file, j'ai affaire... Bonne chance !

De Villefort, ayant appelé le garçon, réglait les consommations. Michelin et lui échangèrent une cordiale poignée de mains et, tandis que le détec-

tive remontait dans son auto, l'inspecteur s'éloigna à pas lents, l'air songeur, préoccupé.

Décidément, le mystère de la marque bleue, comme on disait déjà dans les journaux, ne lui semblait pas devoir être facilement élucidé en dépit des affirmations encourageantes de Jacques de Villefort.

Le lendemain de ce jour, le coulissier Pierre Nibert déjeunait vers midi et demie dans la salle à manger dépendant de l'élégant appartement qu'il occupait avec sa sœur Odette, avenue de Wagram.

Pierre Nibert pouvait avoir trente-cinq ans. Grand, mince, mais solidement charpenté, il montrait une physionomie en lame de couteau qu'éclairaient deux yeux noirs petits, mais singulièrement perçants.

Les cheveux châtains s'éclaircissaient déjà vers le sommet du crâne.

La bouche avait des lèvres minces, exactement rasées qui souriaient rarement. Depuis quelques années, Pierre Nibert avait ouvert à Paris une maison de coulisse qui avait pris de l'extension tant son chef avait le coup d'œil juste, semblant doué d'un flair pour ainsi dire infaillible.

Il suffisait que Pierre Nibert se mît sur une valeur pour que les cours de celle-ci montassent ou descendissent selon que le coulissier jouait à la hausse ou à la baisse. Un tel succès ne pouvait que lui amener des clients si bien que, présentement, la maison brassait de grosses affaires et était unanimement appréciée.

Quant à Odette Nibert, c'était une grande jeune fille de vingt-cinq ans, aux cheveux châtains clairs.

Son visage d'une ovale allongé, offrait des traits fins et réguliers.

De beaux yeux mordorés ombrés de cils presque noirs, des dents blanches et saines; un petit nez droit d'un dessin parfait complétait cet ensemble, faisant de Mlle Nibert une charmante jeune fille.

L'expression de cette physionomie attrayante était d'une intense mélancolie.

Odette Nibert souriait rarement, ne riait jamais. Il semblait qu'une peine profonde attristât pour toujours cette charmante créature.

Pierre et Odette Nibert étaient orphelins. Ils habitaient ensemble un vaste et luxueux appartement mais leurs existences étaient nettement séparées, chacun vivant à sa guise.

Ils ne se retrouvaient guère qu'aux heures des repas.

Le valet de chambre qui faisait le service venait de déposer sur la table les œufs brouillés aux truffes et Odette achevait d'en faire glisser sur son assiette lorsque son frère lui demanda à brûle-pourpoint :

— As-tu vu les journaux ce matin ?

— Ma foi non ! répondit la jeune fille, surprise. Tu sais bien que je les lis rarement. Que contiennent-ils d'intéressant ?

Le coulissier ne répliqua pas immédiatement, attendant que le domestique fût sorti mais, dès que la porte fût retombée derrière lui, il articula posément :

— Il y a un entrefilet assez curieux... Tiens, regarde !

Il tirait de la poche de son veston un journal du matin et, ayant souligné d'un coup d'ongle un passage, il le tendit à sa sœur.

Celle-ci lut :

« Les personnes pouvant donner des renseignements sur le passé d'Abel Vadenot, garagiste, rue Casimir-Périer, à Colombes, sont priées de se faire connaître à la Préfecture de police, service de la Police Judiciaire. Toute discrétion leur est assurée. »

— Abel Vadenot ! murmura Odette Nibert qui avait légèrement frissonné. Que signifie ?...

Le regard de ses beaux yeux, couleur de châtai-

gne mûre se posait, interrogateur, sur Pierre et celui-ci répondit, après un instant de silence :

— Abel Vadenot a été assassiné dans la nuit d'avant-hier !

— Oh ! s'écria la jeune fille, saisie.

— Son corps a été découvert, gisant dans l'encoignure d'une porte de la rue de Rome... Le malheureux avait été tué d'un coup de couteau en plein cœur...

Cette fois, Odette frissonna de la tête aux pieds en dépit de la tiède chaleur régnant dans la salle à manger. On eût dit qu'un manteau de glace venait de s'abattre brusquement sur ses épaules.

— Les journaux sont remplis de détails concernant ce crime, continuait Pierre Nibert d'un air soucieux. Si tu les lisais...

— Un crime ! répéta Odette, un crime !

— Eh oui, il ne peut s'agir d'un suicide ! reprit le coulissier non sans quelque impatience. Vadenot ne s'est pas poignardé sur le trottoir de la rue de Rome après avoir laissé sa voiture boulevard de Courcelles.

— C'est horrible, murmura la jeune fille, laquelle évidemment n'avait prêté qu'une médiocre attention aux propos de son frère et restait saisie par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre si brusquement.

Mais le valet de chambre rentrait, apportant un poulet rôti. La conversation cessa entre les deux interlocuteurs pour reprendre après son départ.

— Ce n'est pas tout ! annonça Pierre Nibert, tout en attaquant la volaille d'un couteau expert. Abel Vadenot portait au front, lorsqu'on le découvrit, une marque bleue, deux lignes horizontales coupant deux verticales.

— Que veut dire ce signe ?

— C'est ce que la police se demande et cela avec d'autant plus de curiosité que ce n'est pas la première fois qu'une telle marque est découverte sur un cadavre.

Pierre s'arrêta, achevant de lever délicatement l'aile qu'ensuite il déposa sur l'assiette de sa sœur.

— Tiens, voici ton morceau préféré !

— Merci, fit Odette, je n'ai pas faim, cette nouvelle m'a coupé l'appétit.

Elle s'accoudait à la table, le front dans la main et demeurait songeuse tandis que le financier, ayant achevé de découper, commençait à manger.

Bientôt, elle se redressa.

— Il y a combien de temps que nous n'avions vu Vadenot ?

— Plusieurs années... Je ne me souviens pas au juste... C'était au lendemain de notre installation à Paris... Il vint me voir à mon bureau où tu te trouvais de passage... Comme nous ne l'invitâmes pas à revenir, il se le tint pour dit !

— Oui, oui, je me souviens !

De nouveau, la jeune fille parut s'absorber dans ses penseés. Pierre mangeait lentement, méthodiquement, en homme que rien ne saurait troubler et qui redoute les digestions pénibles.

— Ce n'est pas tout, te disais-je, tout à l'heure, reprit-il enfin. Dernièrement, un autre homme fut assassiné qui portait au front la marque bleue.

— Qui ? haleta Odette, visiblement suspendue aux lèvres du narrateur qu'elle ne quittait point du regard.

— Julien Roubier ! laissa tomber Pierre.

Cette fois, Odette blêmit au point de devenir livide, son joli visage se convulsa, exprimant l'épouvante.

— Lui ? bégaya-t-elle, lui aussi !

Pierre inclina la tête affirmativement.

Il semblait singulièrement sombre ; quant à Odette, elle était littéralement accablée. Ce fut elle pourtant qui renoua la conversation. Elle le fit à voix basse, comme si elle redoutait d'être entendue, se contentant d'articuler ce seul mot :

— Alors ?

Pierre Nibert haussa les épaules avec découragement.

— Ma pauvre petite... Je crains bien que ta pensée ne soit juste ! murmura-t-il.

— Tu crois que...

Odette se tut, n'osant achever sa phrase et Pierre Nibert répliqua :

— J'en suis persuadé, bien que n'en ayant aucune preuve... Roubier, Vadenot... Qui veux-tu, sinon...

— C'est horrible, horrible ! balbutia la jeune fille en couvrant son pâle visage de ses mains qui tremblaient.

— Ah certes! concéda-t-il. Voilà une terrible histoire qui va remettre le passé d'actualité... Nous n'avions vraiment pas besoin de cela !

Puis, sa pensée déviant, il ajouta et sa voix révélait une profonde émotion :

— Pauvre Roubier, pauvre Vadenot... Je les avais perdus de vue depuis longtemps mais tout de même!

Le silence se fit, oppressant. Pierre Nibert ne mangeait plus; quant à Odette, elle n'avait point absorbé une seule bouchée.

— Qu'allons-nous faire? demanda-t-elle, le visage toujours masqué par ses mains.

— Notre devoir ! répondit-il simplement ; crois bien qu'il m'en coûte tout autant qu'à toi et que la perspective de voir notre nom mêlé à cette sinistre histoire n'est pas faite pour m'enchanter. Seulement, nous ne pouvons nous dérober !...

— Tu as raison comme toujours ! admit Odette. Je ferai ce que tu voudras.

A présent, elle montrait un visage exsangue. A travers la table, Pierre lui tendit la main.

— Tu es brave, petite sœur... Ah, la vie ne t'aura point épargnée... Je croyais que tu avais oublié...

Il se tut devant le sourire navré de la jeune fille. Mais celle-ci se levait, disant :

— Je rentre dans ma chambre... Quand tu iras à la police, préviens-moi, je t'accompagnerai...

— Ce tantôt, vers cinq heures...

— Entendu, je serai prête ! jeta-t-elle par-dessus son épaule.

Et, poussant une porte, elle disparut dans la pièce voisine.

CHAPITRE II

Jacques de Villefort entra en souriant dans le bureau où l'attendait l'inspecteur principal Michelin.

— Merci d'être venu ! fit ce dernier une fois les politesses échangées.

— Votre coup de téléphone m'a mis l'eau à la bouche ! repartit Jacques en allumant une cigarette. Vous attendez des gens qui ont connu Vadenot et peuvent par conséquent vous fournir des détails concernant son activité !

— Oui... un coulissier de la rue Vivienne, M. Pierre Nibert, m'a téléphoné dans ce sens vers treize heures, annonçant sa visite pour dix-sept heures... aussitôt, je vous ai averti !

« D'autre part, je me suis documenté sur M. Nibert comme de juste et voici ce que j'ai appris.

L'inspecteur marqua un temps avant de poursuivre.

« Pierre Nibert a monté, il y a quelques années, un bureau de change rue Feydeau... Tout de suite, ses affaires prospérèrent car il est, paraît-il, fort habile... Aujourd'hui, sa maison est installée rue Vivienne... elle brasse d'importantes affaires... M. Nibert gagne beaucoup d'argent et jouit de la considération générale... Somme toute, quelqu'un de très bien !

« Domicile particulier avenue de Wagram, mène une vie tranquille avec sa sœur restée jeune fille et

sur le compte de laquelle il n'y a non plus rien à dire.

— Voici des témoins de choix ! approuva de Villefort qui avait écouté avec attention. Espérons que nous apprendrons des choses intéressantes !

— Nous ne tarderons pas à être fixés ! repartit Michelin, il est dix-sept heures moins dix...

— Et votre enquête ?

— Rien de nouveau... Nous piétinons... J'ai revu les Barançon, ces rentiers qui découvrirent le cadavre devant leur porte et leur ai demandé s'ils n'avaient rien remarqué aux environs... Réponse négative, la rue de Rome était déserte !

« Mes hommes ont vainement fouillé les parages... l'arme du crime demeure introuvable.

« Par contre, un agent de service cette nuit-là, boulevard Malesherbes a remarqué vers vingt-trois heures l'auto de Vadenot stationnant derrière Saint-Augustin... Elle semblait attendre quelqu'un... Un homme, le garagiste probablement, se tenait au volant...

« Saint-Augustin n'est pas très loin de la rue de Rome non plus que du parc Monceau où, le lendemain matin, on devait découvrir l'auto en question abandonnée.

— En effet ! murmura Jacques.

— Enfin, le médecin légiste chargé de pratiquer l'autopsie de Vadenot a déposé son rapport dont voici les conclusions essentielles :

« Vadenot a été tué d'un coup de couteau ou de poignard porté presque horizontalement avec force, ce qui semble démontrer chez l'assassin une grande vigueur ainsi qu'une sûreté de main peu commune.

« Le pardessus, le veston, le gilet, la chemise du garagiste ont été traversés... La mort fut instantanée.

Michelin s'interrompit; au reste, il avait terminé. Quelqu'un frappait à la porte, un garçon de bureau se montra, annonçant :

— Un monsieur et une dame sont là qui vous

demandent, inspecteur, il paraît qu'ils ont rendez-vous !

— C'est exact, faites entrer ! répliqua Michelin qui, se tournant vers de Villefort, ajouta :

« Ce doit être les Nibert... La note que j'ai fait paraître dans les journaux et que vous avez dû voir promettait la discrétion la plus absolue.

— Vous avez parfaitement agi ! murmura le détective. Ah, un mot encore, ne me présentez pas... puisque vous ne désirez point que M. Lebreton sache que je vous assiste, mieux vaut ne mettre personne dans la confidence. Vos visiteurs me prendront pour un de vos collègues ou un subalterne...

De Villefort se tut. La porte s'ouvrait à nouveau et Michelin signifia un acquiescement par un simple clignement d'yeux.

Pierre et Odette Nibert entraient.

Le premier était calme et montrait une physionomie ennuyée comme il convient à quelqu'un qui, bien malgré lui, se trouve mêlé de très loin à une fâcheuse histoire.

Quant à la jeune fille, elle était fort pâle et paraissait agitée en dépit des efforts qu'elle faisait pour se masquer d'indifférence.

Michelin et Jacques s'étaient levés pour recevoir les nouveaux venus puis le premier indiqua des chaises.

Odette Nibert s'installa un peu en arrière de son frère, lequel exposait déjà :

— Ma sœur a tenu à m'accompagner... comme moi, elle a connu Vadenot !

— Dans quelles conditions ? fit l'inspecteur.

— Voici, Monsieur, repartit le coulissier en jetant un regard du côté de Jacques de Villefort, installé au bout de la table et qui semblait consulter un rapport.

« Auparavant, je voudrais que vous nous renouveliez l'assurance que nos noms ne seront point prononcés, que nous pouvons être assurés d'une discrétion pleine et entière !

— Je vous l'atteste, Monsieur! déclara Michelin. Rien de ce que vous nous apprendrez ne sera communiqué aux journaux... Ils ignoreront totalement votre visite... Mes chefs seuls et mon collaborateur...

D'un hochement de menton il désignait Jacques, toujours courbé sur sa besogne, en seront informés.

Pierre Nibert remercia d'un signe de tête.

— Ma sœur et moi sommes originaires du Havre... Nous avons quitté cette ville il y a huit ans environ pour venir nous fixer à Paris... Là, j'ai monté une affaire de coulisse qui a très rapidement pris de l'extension.

« Mais lorsque nous habitions le Havre, ma situation était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui... J'étais un simple employé à la Banque Générale des Départements Normands.

« Ma sœur et moi vivions ensemble ainsi que nous l'avons toujours fait depuis que nous sommes orphelins.

« J'avais quelques amis de mon âge que nous recevions volontiers à la maison.

« Ils se nommaient Julien Roubier et Abel Vadenot.

— Ah! fit simplement Michelin que ce début semblait fort intéresser.

Pour de Villefort il n'avait point levé la tête, semblant se désintéresser de ce qui se disait.

— Un quatrième camarade complétait notre petit groupe mais je vous parlerai de lui tout à l'heure ! reprit Pierre Nibert.

« Nous étions tous de situation modeste et vivions très simplement ainsi qu'il sied.

Michelin ouvrait la bouche pour poser une question. A la réflexion, il n'en fit rien, songeant que mieux valait laisser parler le témoin.

Ces gens avaient connu Vadenot et Roubier, les deux hommes récemment assassinés et dont les fronts portaient la terrible marque bleue. C'était déjà beaucoup.

— C'est alors que se produisit un crime qui, à l'époque, fit grand bruit au Havre et dans la région, enchaîna Pierre Nibert. Fréquemment, ma banque envoyait des fonds à la succursale de la Banque de France du Havre et souvent j'étais désigné pour accompagner l'employé chargé de la précieuse sacoche.

« Ce dernier était toujours le même... Un brave homme d'une cinquantaine d'années qui comptait plus de vingt ans de service à la maison... Il se nommait Henri Charasson !

« Or, un matin, c'était le 23 avril, Charasson et moi quittâmes la banque vers neuf heures... mon compagnon portait en bandoulière une sacoche contenant une somme de huit cent vingt-cinq mille francs en billets de banque.

« Alors que nous suivions la rue Jean-Proust, voie déserte bordée de terrains vagues, un homme masqué se dressa devant nous, revolver au poing.

« Avant d'avoir pu esquisser le moindre geste de défense, Charasson s'abattait, tué net d'une balle en plein front... Je me ruai sur son meurtrier dont je parvins à saisir et à paralyser le bras, l'empêchant de faire à nouveau usage de son arme.

« Une lutte sauvage s'ensuivit... Mais j'avais affaire à forte partie. L'homme masqué réussit à se dégager... Il m'assena sur le crâne un terrible coup de crosse...

« Je tombai assommé mais avant de perdre connaissance, j'avais eu le temps d'identifier mon adversaire, son masque s'étant légèrement soulevé pendant le combat

« C'était Christian Brun, mon camarade.

Pierre Nibert se tut, passant sur son front sa main moite.

Il était évident que l'évocation de ces souvenirs lui étaient infiniment pénible.

Odette s'était légèrement détournée afin de cacher son visage. Un frémissement intérieur agitait toute sa personne.

— Lorsque je revins à moi, reprit avec effort le coulissier, des braves gens, alertés par le coup de feu, accouraient... L'homme masqué avait disparu, emportant la sacoche de Charasson dont il avait tranché les courroies d'un coup de rasoir et on ne put le rejoindre.

« Je fus transporté à l'hôpital où je ne restai que quelques heures, le coup que j'avais reçu étant sans gravité.

« J'étais atterré... Jamais je n'aurais cru Christian Brun capable de perpétrer un tel crime... Je doutais encore du témoignage de mes yeux et tout d'abord, je ne livrai pas son nom à la police.

« Je ne vous surprendrai pas en vous disant que je fus soumis à un interrogatoire serré... J'avais été le seul témoin du meurtre...

« D'autre part, il était évident que le bandit nous guettait, embusqué sur le chemin que nous suivions habituellement pour nous rendre à la succursale de la Banque de France... Donc, quelqu'un l'avait renseigné...

« Mes réticences ne pouvaient que me compromettre... Je ne tardai pas à le comprendre; pourtant, j'aurais peut-être encore différé ma dénonciation tant, je vous l'ai dit, la chose me paraissait énorme lorsque des dépositions se produisirent, qui m'incitèrent à sortir de mon silence.

« Nos deux autres camarades, Julien Roubier et Abel Vadenot, vinrent spontanément témoigner devant le juge d'instruction.

« Le premier, passant à proximité de la rue Jean-Proust quelques minutes avant l'agression, avait formellement reconnu Christian Brun, se dissimulant derrière une palissade... Comprenant qu'il ne désirait point être vu et ne s'imaginant pas quel était le motif de son attente, Julien Roubier s'était éloigné sans tourner la tête.

« Quant à Abel Vadenot, il devait peu après croiser sur une voie parallèle à la rue Jean-Proust Christian Brun qui s'enfuyait à toutes jambes...

« Leur déposition était formelle... En continuant à me taire, je risquais de me perdre définitivement.

« C'était bien certainement en écoutant mes bavardages que je croyais sans portée que Brun avait appris le transfert de fonds projeté pour ce matin-là... Si je n'étais pas sa victime, je devenais son complice... Et puis, il y avait ce pauvre Charasson assassiné d'aussi abominable façon...

« Je le revoyais toujours s'affalant à mes pieds, la tête trouée d'une balle.

« Je me résignai donc à parler, à dire ce que je savais concernant son meurtrier.

« Le soir même, Christian Brun était arrêté alors qu'il quittait le bureau d'architecte où il était employé en qualité de commis...

« Comme chaque jour, il avait passé sa matinée à porter les ordres de son patron sur divers chantiers de la ville...

« A l'heure de l'agression, il était donc dehors.

« Brun protesta véhémentement de son innocence, jurant ses grands dieux qu'il n'avait pas mis les pieds rue Jean-Proust et que, par conséquent, je n'avais pu le reconnaître.

« Mais j'étais sûr de mon fait; je maintins fermement ma déposition.

« Roubier et Vadenot firent de même...

« Quelques mois plus tard, la Cour d'assises de la Seine-Inférieure condamna Christian Brun à vingt ans de travaux forcés.

« En entendant cette sentence, le misérable se dressa, et tourné vers nous, ses anciens amis qu'il n'avait cessé d'injurier, il nous cria d'une voix stridente que je n'oublierai jamais : Vous êtes des gredins... Je me vengerai, oui je me vengerai, je le jure... »

Pierre Nibert se tut. Il avait parlé tout d'une traite, en homme désireux d'en finir promptement. Ses auditeurs l'avaient écouté sans un mot. De temps à autre, Michelin hochait approbativement la tête, semblant entrevoir bien des choses...

— Que vous dirai-je encore, Messieurs, reprit le coulissier, après quelques instants de silence. A la suite de ces événements, ma sœur et moi quittâmes le Havre... Le séjour de cette ville nous devenait par trop pénible.

« Nous vînmes à Paris où je me lançai... Je n'ai pas eu à regretter cette décision...

— Avez-vous continué vos relations avec MM. Roubier et Vadenot ? demanda l'inspecteur principal.

— Non... Vous savez, les camaraderies de jeunesse ne se prolongent guère... Je ne revis pas Roubier après notre départ du Havre où ma sœur et moi ne retournâmes jamais.

« J'appris par Vadenot qu'il avait monté une petite usine de construction mécanique, qu'il s'était marié et vivait heureux !

« Vous jugez donc de mon émoi lorsque, l'autre semaine, dans le journal, j'appris qu'il avait été assassiné et que, sur son front, on avait trouvé une mystérieuse marque bleue.

« Puis ce fut le tour d'Abel Vadenot...

— Comme vous, celui-ci avait quitté le Havre pour venir s'établir à Colombes... Ne l'avez-vous pas revu ?

— Si, une fois... Au début de notre installation à Paris... Il y aura bientôt huit ans...

« Vadenot vint me rendre visite en mon agence de changeur... Ma sœur se trouvait là par hasard... Nous évoquions ce souvenir tout à l'heure, en déjeunant, n'est-ce pas, Odette ?

— Effectivement ! murmura la jeune fille qui parlait pour la première fois.

— Vadenot dut trouver notre accueil un peu froid... C'était un excellent garçon, certes, mais un peu fruste, aux façons vulgaires...

« Nous n'avions nul désir de poursuivre des relations, il le comprit et en resta là.

« Depuis, nous n'avons pas eu de ses nouvelles.

« Voici ce que nous avons cru de notre devoir

de porter à votre connaissance, Monsieur; j'espère que ces renseignements pourront vous être utiles, conclut Pierre Nibert.

— Oh, assurément, Monsieur, je vous en remercie ainsi que Mademoiselle, affirma Michelin. De la sorte, vous me faites gagner un temps précieux...

« Il est évident que, du Havre, on n'aurait pas tardé à nous informer du rôle joué par Roubier et Vadenot dans l'affaire Brun mais ceci aurait pu demander quelques jours!

« Savez-vous ce que peut bien signifier cette marque bleue tracée sur le front des victimes?

— Au Havre, dans le groupe de camarades dont je faisais partie ainsi que Roubier, Vadenot, Brun et quelques autres, lesquels nous fréquentaient moins assidûment, nous avions pris pour habitude quand nous passions chez l'un de nous sans le rencontrer, de tracer ce signe, un H majuscule d'imprimerie doublement barré sur un bout de papier que nous laissions en vue... Cela équivalait à une carte de visite et amusait par son côté mystérieux tout autant que puéril les très jeunes gens que nous étions alors.

— Très bien, je vois! murmura l'inspecteur principal.

« Donc, selon vous, reprit-il au bout d'un instant, le double meurtre de Roubier et de Vadenot est l'œuvre de Christian Brun...

« Ce dernier a tenu le serment de vengeance proféré par lui à la Cour d'assises!

— Je ne prétends rien de semblable! protesta vivement Pierre Nibert. Je vous ai simplement raconté ce que je savais touchant le passé de ces deux pauvres garçons ainsi que l'histoire de la marque bleue...

« Pour le reste, je me garde de conclure...

« Christian Brun, condamné à vingt ans de travaux forcés, il y a huit années et transféré à la Guyane, doit s'y trouver encore... Par conséquent, il ne peut être impliqué en cette nouvelle affaire.

— Voilà où est votre erreur, monsieur Nibert ! interrompit Michelin qui, depuis quelques instants, feuilletait une sorte d'agenda. Christian Brun s'est évadé du bagne, il y a environ six mois et l'on ignore ce qu'il est devenu !

— Oh ! murmura Pierre saisi, cependant que sa sœur faisait entendre une plainte sourde.

— Dans ces conditions, reprenait l'inspecteur, vous comprenez tout l'intérêt qu'offre votre déposition, monsieur Nibert...

« Qui, en dehors de Christian Brun, avait un mobile de haine à l'égard de MM. Roubier et Vadenot ?

— Qui, à cette heure, se souvient encore de cet H majuscule doublement barré dont vous usiez comme signe de reconnaissance au temps de votre jeunesse ?

— C'est vrai! murmura Pierre avec accablement. Cette idée nous était venue à Odette et à moi mais nous l'avions repoussée comme absurde... Nous croyions Christain Brun toujours à la Guyane...

Il y eut un moment de pénible silence.

Jacques de Villefort, toujours le nez dans ses paperasses, passa une feuille à Michelin en demandant :

— Il faudra inspecteur, que vous me donniez quelques précisions touchant cette demande de renseignements.

— Ah, fit Michelin qui, abaissant son regard sur le papier, déchiffra les lignes suivantes :

« Emmenez M. Nibert sous un prétexte quelconque, je voudrais questionner sa sœur hors de sa présence. »

Bien qu'il ne comprît point où voulait en venir le détective, Michelin reprit, l'air indifférent :

— Bon, bon, nous verrons cela tout à l'heure ; auparavant, laissez-moi en terminer avec M. Nibert.

Puis, s'adressant à ce dernier :

— Je voudrais vous montrer les photographies que l'on a prises de Vadenot afin que vous me disiez

si c'est bien là la marque bleue que vous utilisiez... Mademoiselle attendra ici votre retour car je ne voudrais pas lui infliger un spectacle aussi pénible, cela sans nécessité.

— Je suis à votre disposition, Monsieur ! répondit le financier en se levant.

L'instant d'après, Michelin et lui quittaient le bureau. Odette, affaissée sur son siège, n'avait point paru prendre garde à leur départ.

Soudain, elle sursauta, Jacques de Villefort était devant elle, la dévisageant avec compassion.

— Mademoiselle, excusez mon indiscrétion... J'ai deviné la cause de votre grand chagrin et vous plains sincèrement !

— Mais, Monsieur... Que voulez-vous dire ? balbutia la jeune fille.

— On vous sent accablée par une peine profonde... Christian Brun était...

— Mon fiancé, Monsieur, vous avez deviné ! murmura Odette en cachant son visage dans ses mains... Nous nous aimions et devions nous marier...

— Son crime fut pour vous un coup terrible !

— Hélas... D'abord, j'avais refusé de croire à sa culpabilité... Il fallut bien me rendre à l'évidence...

— Depuis, vous avez eu de ses nouvelles ! insista non sans répugnance Jacques à qui il en coûtait de torturer pareillement la jeune fille.

Celle-ci frissonna longuement, fixant sur son interlocuteur un regard épouvanté comme si elle se fût trouvée en face du diable en personne.

— Comment savez-vous? commença-t-elle.

Et comme Jacques restait silencieux, ne la quittant pas du regard, elle avoua :

— Oui, il y a quelques jours, alors que je rentrais chez moi en auto, j'ai bien cru reconnaître Christian, arrêté au bord du trottoir, non loin de ma demeure.

« Le lendemain, je l'entrevis encore...

— Et vous ne lui avez pas parlé ?...

— Non, Monsieur, je vous le jure, protesta Odette avec un accent de sincérité sur lequel il n'y avait pas moyen de se méprendre.

— Je crois que vous fîtes bien ! approuva Jacques. Merci, Mademoiselle, je ne désirais pas vous demander autre chose !

Odette ne répliqua que par un soupir étouffé puis sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Jacques de Villefort qui avait regagné sa place, se disait, à part lui :

— Je comprends pourquoi elle a accompagné son frère, quoiqu'elle n'ait pas soufflé mot... Elle désirait avoir confirmation de ce qu'elle soupçonnait et que Nibert ne lui aurait peut-être pas confié... l'évasion de Christian Brun... A présent, elle sait, elle est sûre qu'elle ne s'est pas trompée.

Mais Pierre et Michelin rentraient.

— Oui, c'est bien le signe dont nous usions ! disait le premier.

— En ce cas, repartit l'inspecteur, Christian Brun doit être le meurtrier de Roubier et de Vadenot. Il a tracé sur leur front la marque bleue, signant ainsi sa vengeance et signifiant de la sorte à ceux qui avaient contribué à le perdre qu'il ne s'arrêterait pas en si beau chemin...

« D'abord, Roubier, ensuite Vadenot...

— Vous pensez que je suis directement menacé! fit Pierre Nibert en fixant le policier, que je serai le troisième...

— C'est infiniment probable ! rétorqua paisiblement Michelin et, une fois de plus, je vous félicite d'être venu nous trouver; en tout cas, nous ferons en sorte que Brun ne puisse réaliser son sinistre dessein... Ah, pourquoi Abel Vadenot n'a-t-il pas imité votre exemple ? Nous l'aurions protégé et il serait encore de ce monde...

— Peut-être n'a-t-il pas lu les journaux mentionnant l'assassinat de Roubier ! murmura le financier. Ce sont là choses qui arrivent !

— C'est possible ! admit Michelin. En tout cas,

nous allons prendre les précautions nécessaires... Deux de mes hommes seront constamment près de vous, en état de vous défendre si vous êtes attaqués, Mlle Nibert et vous.

— Mais ! commença la jeune fille.

— Mademoiselle, il se peut que vous soyez également en danger... Mieux vaut pécher par un excès de précautions... Ne vous préoccupez pas de mes hommes, leur surveillance sera discrète et aussi peu gênante que possible...

— Nous vous remercions, Monsieur ! répliqua Nibert dont la main s'était posée sur l'épaule de sa sœur, laquelle, au reste, ne protestait plus.

On échangea encore quelques propos puis Pierre et Odette Nibert se retirèrent, regagnant l'auto qui les avait amenés.

Michelin se frottait les mains... Il commençait à y voir plus clair. Il allait se mettre en campagne et, avant peu, Christian Brun, le forçat évadé, serait aux mains de la police.

— Je crois, cher monsieur de Villefort, que nous avons fait de la bonne besogne et que nous pourrons la terminer sans avoir de nouveau recours à vos lumières ! conclut-il, souriant.

— C'est aussi mon avis, inspecteur ! repartit allégrement le détective.

CHAPITRE III

Ayant réglé le taxi qui l'avait amenée, Odette Nibert s'engouffra prestement sous le porche de la maison qu'elle habitait, avenue de Wagram. Comme elle pénétrait dans l'ascenseur, elle entrevit un grand gaillard d'une trentaine d'années qui se glissait dans la loge de la concierge où il reprenait une faction interrompue par la courte sortie qu'il ve-

nait d'effectuer afin de suivre à distance Mlle Nibert chez quelques-uns de ses fournisseurs.

Cet homme, c'était l'inspecteur Varlin, l'un de ceux que Michelin avait chargés de veiller à la sécurité du frère et de la sœur.

Depuis une quinzaine, Varlin et quelques-uns de ses collègues se relayaient ainsi. Odette eut un geste d'impatience cependant que l'ascenseur l'emportait vers les étages supérieurs.

Elle n'avait point la philosophie de Pierre, lequel s'accommodait fort bien de cette surveillance constante. Aujourd'hui, la jeune fille en paraissait excédée.

A son exaspération se mêlait quelque inquiétude.

En effet, tout à l'heure, alors que son taxi tournait l'angle d'une rue voisine, elle avait bien cru reconnaître Christian Brun dans un personnage qui, arrêté au bord du trottoir, s'absorbait dans la lecture d'un journal du soir. Son cœur avait battu plus vite tandis que, se retournant, elle jetait un coup d'œil par la vitre encastrée dans l'arrière de son auto afin de s'assurer que l'inspecteur Varlin qui suivait dans une seconde voiture ne tiquait pas sur ce piéton suspect.

Déjà, ce dernier disparaissait, si bien qu'à présent, Odette se demandait si elle n'avait point été le jouet d'une illusion. Tant de fois, au cours de ces dernières semaines, elle avait cru reconnaître son ex-fiancé !

Maintenant, enfermée dans sa chambre, ayant jeté aux mains d'une domestique son chapeau, son manteau, elle se laissait aller au creux d'un fauteuil.

Ses nerfs étaient à bout et elle comprenait que, si cette existence devait se prolonger, elle tomberait malade, deviendrait folle.

Elle ne souhaitait pas voir Christian. Bien au contraire, elle redoutait sa présence.

Qu'il s'éloignât, qu'il disparût et qu'elle retrou-

vât ainsi un peu de ce calme morne, sans joie dont sa vie était faite depuis huit années déjà !

Elle n'en réclamait pas davantage. Qu'on la laissât en repos !... Qu'on lui permît de cicatriser les plaies dont son cœur meurtri saignait encore en dépit du temps écoulé.

A cette heure, Odette n'avait plus d'autres ambitions. Un heurt discret à la porte la fit sursauter. L'huis s'entre-bâillait et Gabrielle, sa femme de chambre, se montra sur le seuil.

— Mademoiselle, il y a là un fleuriste porteur d'une gerbe et d'un mot pour Mademoiselle !

— Ah! fit Odette, étonnée. Ce doit être de Pierre! songea-t-elle car fréquemment son frère la fleurissait ainsi.

Mais en ce cas, il ne joignait point de lettre à son envoi.

De qui émanait celui-ci ?

— Prenez fleurs et message et congédiez cet employé... Je verrai plus tard! murmura Mlle Nibert, excédée.

— C'est ce que j'ai voulu faire, Mademoiselle, mais il paraît que ce garçon a ordre de remettre le tout personnellement à Mademoiselle ! répliqua la domestique.

— C'est bien, je vais y aller... ah! mon Dieu, ne peut-on me laisser en repos! et exhalant un soupir Odette se leva. Dans la galerie quelque peu obscure, l'envoyé attendait, tenant une énorme botte de lilas qui dissimulait en partie son visage.

— Il paraît que vous avez quelque chose pour moi ! commença la jeune fille.

Soudain, elle s'arrêta cependant que son joli visage blêmissait affreusement.

L'homme avait fait un pas en avant, se plaçant ainsi dans la zone éclairée par le plafonnier et la jeune fille venait de reconnaître Christian Brun.

Presque aussitôt, elle se ressaisit; l'imminence du péril lui rendit quelque présence d'esprit et,

comme le fleuriste grommelait d'inintelligibles propos elle coupa court en disant :

— Entrez par ici, je vais voir cela !

Elle poussait la porte de son boudoir; le visiteur l'y suivit et le battant retomba, les mettant à l'abri des regards curieux de la femme de chambre.

Odette entendit cette dernière regagner la lingerie. Alors, elle tourna vers Christian un visage décomposé où ses grands yeux gardaient seuls quelque vie.

— Vous ici, murmura-t-elle dans un souffle. Mais c'est de la folie !

Il était resté près de la porte, l'enveloppant d'un regard ardent sous lequel elle se sentait frémir.

— Odette! articula-t-il très bas.

Ce simple nom et surtout la façon dont il le prononçait renfermait tant de choses !

— Vous voulez donc vous faire arrêter ! reprenait la jeune fille, affectant de ne rien avoir entendu.

Il eut un haussement d'épaules comme pour signifier que cela lui était parfaitement égal.

Il avait déposé sa botte de lilas sur une table et jeté auprès le feutre cabossé le coiffant.

Ainsi, son visage apparut en pleine clarté et sa vue causa à la jeune fille un choc douloureux.

Comme il avait changé !...

Ses traits s'étaient creusés, comme durcis... La souffrance y avait imprimé sa griffe, le virilisant en quelque sorte.

Les yeux sombres étaient plus profondément enfoncés sous les arcades sourcilières proéminentes, leur regard exprimait une farouche résolution.

Les lèvres se serraient presque violemment sur l'émail humide des dents.

— Odette! redit-il encore. Odette!...

Mais la jeune fille qui s'était reprise l'apostrophait avec une violence contenue, modérant les éclats de sa voix afin de ne pas attirer l'attention des domestiques allant et venant par l'appartement.

— Comment osez-vous vous représenter ici après ce que vous avez fait?

Il eut un rire douloureux qui figea la parole sur les lèvres de Mlle Nibert.

— Il paraît qu'à présent, vous me croyez coupable. Jadis, à Rouen, lorsque pour la dernière fois je vous vis, c'était à la Cour d'assises, j'ai parfaitement compris à votre attitude que vous n'ajoutiez pas foi à l'accusation de meurtre portée contre moi par votre frère et les autres.

« Mais voilà, les absents ont toujours tort!...

« Durant huit années, nous sommes restés séparés et Pierre Nibert a pu, tout à loisir, vous persuader que j'étais un misérable!

Elle eut un geste vague, difficilement interprétable et, comme il la fixait presque durement, elle balbutia :

— Que voulez-vous que je vous réponde?... On dit que c'est vous qui avez tué le pauvre Charasson!...

— Une fois de plus, je vous jure le contraire, je suis innocent! coupa-t-il violemment.

— En tout cas, c'est vous qui avez tué Roubier et Vadenot, vous ne le nierez pas, j'imagine!

— Moi!...

— Pour que nul n'en ignore, vous avez signé ces deux crimes en marquant au front vos victimes avec cet H doublement barrée que vos camarades et vous employiez au Havre en signe de reconnaissance.

— Oui, j'ai lu cela dans les journaux! ricana-t-il.

— A cette heure, la police vous recherche et c'est miracle que vous ne soyez pas tombé encore entre ses mains... Il y a un inspecteur de la sûreté dans la loge du concierge... Il est chargé de veiller sur moi comme d'autres s'occupent de préserver mon frère car on est convaincu qu'après Roubier et Vadenot, ce sera notre tour.

« Je me demande comment ce policier vous a laissé passer sans vous empoigner?

— Je me doutais bien de quelque chose de ce genre! fit Brun avec un haussement d'épaules. Les agents ne sont pas si malins qu'on ne les évente de loin... Celui d'en bas a été trompé par ma botte de lilas... Je lui ai dit que j'étais employé chez le fleuriste du coin et c'est lui qui m'a indiqué votre étage!

« Il est vrai qu'il m'a à peine regardé... Il lisait le résultat des courses de Longchamp où sans doute il a joué... alors, vous comprenez!

Il eut un rire ironique et amer qu'Odette ne lui connaissait pas.

Au fond, c'était bien le même homme tout au moins en apparence, mais comme il avait changé!

La jeune fille le découvrait peu à peu.

— Je devrais vous faire arrêter! avança-t-elle.

— Qui vous en empêche? demanda-t-il avec, dans les yeux, une lueur de défi.

— La pitié... une pitié que je ne devrais peut-être pas éprouver à votre endroit!

— Je n'ai que faire de votre pitié! lui jeta-t-il rudement.

— En tout cas, je vous ordonne de partir et vous défends de vous représenter ici!

Odette avait articulé ces mots avec force, son visage exprimait une volonté formelle.

Christian qui la contemplait eut un hochement de tête.

— Vous me chassez?

— Cela vous étonne après ce que vous avez fait?

— Ce que j'ai fait, ricana-t-il, ah, parlons-en!... J'ai souffert pendant huit années, menant l'existence d'un forçat au milieu de gredins de toutes espèces...

« Si je ne suis pas mort de désespoir, de douleur, c'est que je songeais à vous, à vous qui, j'en étais persuadé, restiez convaincue de mon innocence!

« Pour vous, je voulais vivre, pour vous, j'ai eu la force de m'évader, de gagner le Venezuela..

« Ah, ce ne fut pas une petite affaire... Vous qui avez fait fortune à ce qu'il paraît, qui menez une vie agréable, confortable, vous ne vous doutez pas de ce qu'est l'existence du bagne, de ce qu'il faut d'énergie pour s'en échapper, traverser à la nage des rivières peuplées de bêtes dangereuses, errer durant des jours par la forêt vierge où rôdent les fauves et des hommes plus féroces encore.

« J'ai échappé à tous les périls, à la fièvre, aux serpents venimeux, au soleil meurtrier... Je voulais revoir la France, vous revoir aussi, vous Odette, que je n'ai pas cessé d'aimer!

« Une fois ici, je me suis mis à votre recherche... Au Havre où j'avais été, on m'avait appris que vous habitiez Paris!

« En feuilletant l'annuaire du téléphone, j'ai trouvé l'adresse de votre frère; il a fait fortune, notre Pierre Nibert, ce qui, entre nous, ne m'étonne pas... Il est intelligent, sans scrupules...

— Laissez mon frère en repos! coupa Odette qui avait écouté comme malgré elle l'amère sortie du bagnard.

— Bref, je vous ai retrouvée et, depuis, je rôde autour de votre demeure m'emplissant les yeux de votre vision lorsque vous passez, rapide, au fond de votre voiture...

« Il paraît que vous ne sortez jamais à pieds... Je me demande si ce n'est pas par peur de vous trouver face à face avec moi?

« J'ai voulu en avoir le cœur net et, ce soir, je suis monté... Vous m'avez réservé un drôle d'accueil! acheva-t-il avec ce ricanement dont il usait volontiers.

— Christian, si vous êtes revenu pour moi, vous avez eu tort! prononça fermement la jeune fille. Vos nouveaux crimes me font horreur!

— Mes nouveaux crimes!

— Les nierez-vous comme le premier? Ce serait par trop d'impudence!

Il sourit en haussant doucement les épaules.

— Ceci est le bouquet... J'ai vu dans les journaux qu'on me mettait cette nouvelle affaire sur le dos. Un autre, à ma place, se serait sans doute enfui... Moi, je suis resté; je n'étais venu de si loin que pour vous voir... Repartir tout de suite?... ma foi non, même si, pour cela, je dois monter sur l'échafaud.

« Au reste, la police ne me tient pas encore!

« Je ne suis plus le benêt que j'étais jadis... A l'école du bagne, j'ai appris à me méfier de la police.

« Au Venezuela, j'ai gagné de l'argent... Quand on en possède, on peut se cacher à Paris; la preuve, c'est que les policiers ne m'ont pas encore mis la main au collet!

— La chose ne saurait tarder... Le double meurtre de Roubier et de Vadenot...

— Mais puisque je vous dis que ce n'est pas moi qui les ai tués... cria-t-il, irrité.

— Allons donc, à la Cour d'assises, vous avez juré de vous venger de vos accusateurs!

— C'étaient des gredins comme votre frère; ils ont causé ma perte mais je ne les aurais pas tués; il y a des choses qu'on dit et qu'on ne fait pas!

— Cependant!...

— Je n'ai tué ni Charasson, ni Roubier, ni Vadenot et je n'ai nulle envie de tuer votre frère... Regardez-moi donc... Ai-je l'air d'un assassin?

Il l'avait saisie par les poignets, l'attirant vers lui en dépit de sa résistance. Une seconde, ils restèrent ainsi, les yeux dans les yeux.

Pas un instant, il ne vint à Odette l'idée d'appeler au secours.

— Mais alors!... balbutia-t-elle.

— Je vous jure sur l'amour que j'ai pour vous que je suis innocent de ces trois meurtres! fit-il en la lâchant.

Elle recula d'un pas et de nouveau, ce fût le silence.

— Je m'y perds! murmura enfin Mlle Nibert. Si ce n'est pas vous, qui est-ce?

— Je partage votre ignorance! riposta-t-il. Voyons, réfléchissez... Vous m'avez connu intelligent... Il faudrait que je sois devenu fou pour avoir tué ces deux hommes et avoir signé mon crime en leur mettant au front la marque bleue.

« A cela, je n'aurais gagné qu'une chose, me désigner clairement à la police et autant aller me livrer tout de suite!

« Il me semble que mon raisonnement est logique?

— Peut-être! admit-elle. Ma tête se perd... Ecoutez, Christian, reprit-elle, renonçant à élucider cette sanglante énigme, je ne veux pas que vous soyez arrêté à cause de moi... innocent ou coupable, il vous faut fuir; au besoin, je vous en fournirai les moyens!

— Merci... Je n'ai pas besoin de votre argent, je vous ai dit que j'en avais! rétorqua-t-il, hostile.

— Partez, retournez en Amérique... disparaissez!

— Reprendre ma vie misérable... Merci!

Et comme elle le regardait sans comprendre, il ajouta avec une rage sourde :

— Voyez-vous, sans vous la vie est impossible... Je l'ai bien compris; alors, je resterai quoi qu'il puisse arriver... de la sorte, j'aurai la consolation de vous apercevoir de temps à autre!

— En agissant de la sorte, vous vous perdez! s'exclama-t-elle, désolée.

— Que voulez-vous que j'y fasse! proféra-t-il, résigné. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut mourir!

— Christian!...

— J'ai trop souffert pour tenir vraiment à cette chienne de vie... Celui qui m'en débarrassera me rendra un signalé service!...

Odette l'écoutait, sidérée.

Il ne parlait point ainsi par bravade, elle le comprenait fort bien.

Son renoncement était celui d'un homme éreinté, à bout de forces, qui ne trouve plus en lui l'énergie nécessaire pour se défendre. Le cerf aux abois qu'une meute hurlante a poursuivi durant des heures par monts et vallons doit éprouver quelque chose d'identique. C'est alors qu'il s'arrête et fait tête aux chiens.

Christian Brun en était là et de le voir ainsi poignait douloureusement Odette.

Bien qu'elle s'en défendît, le souvenir de leur amour passé qui somnolait au fond de son cœur, s'éveillait, se précisait, l'enveloppait toute à présent.

Christian l'aimait toujours... De cela, elle était convaincue et de se le répéter faisait naître en elle une pitié profonde, incommensurable.

Elle ne savait plus s'il était coupable ou innocent... Elle le plaignait, aurait donné tout au monde pour assurer sa sécurité.

— Je veux que vous partiez! reprit-elle avec force. Je serais trop malheureuse si, quelque jour, à cause de moi... Je vous en prie, Christian.

Sa voix se faisait suppliante; en un geste irréfléchi, elle levait ses petites mains vers l'homme qui la contemplait la face dure, le front plissé.

Cependant, les yeux de Christian perdaient de leur fixité. Il la voyait si malheureuse!

— Je vous fais de la peine? interrogea-t-il à mi-voix.

— Plus que vous ne l'imaginez... Désormais, je ne vais plus vivre! Partez, partez, je vous en conjure... Que dire pour vous décider?... S'il le faut...

Elle se tut, effarée par les mots qu'elle avait failli proférer. Mais son ton, son regard l'avaient trahie à son insu.

— Voulez-vous dire que vous consentiriez à partir avec moi? interrogea-t-il, sceptique.

— Si c'est là le seul moyen de vous sauver! répliqua-t-elle en détournant la tête.

Un instant encore, il la fixa.

Certes, il n'était point dupe de son mensonge... On ne quitte pas une existence agréable, fêtée, pour devenir la compagne d'un forçat évadé. Mais qu'elle eût songé à employer cet argument pour le décider au départ le touchait, bien qu'il s'en défendît.

Au fond, elle lui faisait pitié.

C'était une femme douce et tendre que rien n'avait préparée aux situations tragiques. Celle-ci la dépassait, l'épouvantait. Une seule chose demeurait, elle était terrifiée en songeant qu'à cause d'elle, il pouvait se faire prendre...

Un sourire désabusé glissa sur les lèvres du bagnard. Il était à bout de forces, cette entrevue à laquelle il avait rêvé des années durant l'avait tout à la fois brisé et déçu.

Tout était fini entre eux, il en avait la conviction... Il avait été fou de croire que l'amour ancien pouvait survivre au cœur de sa fiancée ainsi qu'il s'était perpétué dans le sien.

Il devait partir ou tout au moins feindre de s'y résigner... La paix d'Odette était à ce prix.

Aussi, affectant de croire en ses paroles, prononça-t-il vivement :

— C'est bien, Odette, ce que vous faites là, et je vous en remercie! Je vais filer, gagner l'étranger, organiser notre fuite... Quand tout sera au point, je vous écrirai afin que vous veniez me rejoindre!

— Merci, merci! s'écria-t-elle dans un élan de reconnaissance.

Puis un doute lui venant, elle regarda l'homme, cherchant à lire dans ses yeux, jusqu'au fond de son âme :

— Vous ne me mentez pas, au moins... Vous me jurez que...

— Je vous le jure! fit-il simplement.

Odette respira bien qu'un doute lui demeurât. Ils

avaient la sensation de se mentir l'un à l'autre; mais pouvaient-ils autre chose?

La pendule posée sur la cheminée en sonnant sept heures fit sursauter la jeune fille... Son frère allait rentrer, il ne fallait pas qu'il rencontrât Christian... Maintenant, une peur nouvelle assaillait Odette!

— Sauvez-vous! conseilla-t-elle, précipitamment, j'attends du monde.

— Oui, c'est l'heure du retour de Pierre Nibert! murmura-t-il.

— Souvenez-vous de votre promesse... Partez, regagnez l'étranger, écrivez-moi et surtout, surtout, ne revenez plus ici!

— Oui, oui, fit-il, lassé.

Elle le poussait vers la porte tremblant au moindre bruit. Dans la galerie, elle eut encore la force de dire, car la femme de chambre se montrait.

— Voilà qui est entendu... Je vous remercie!

Christian Brun salua sans répondre; la domestique ouvrait la porte extérieure, celle donnant sur l'escalier de service.

Odette l'entrevit une dernière fois puis le battant retomba.

Alors, à demi-morte, la jeune fille réintégra le boudoir et là, elle s'affala sur un fauteuil, le front dans les mains.

Elle ne savait plus qu'une chose, elle était brisée, de corps et d'âme, son pauvre cœur était affreusement endolori.

Cependant, Christian Brun descendait à pas lourds l'escalier de service.

En bas, il songea au policier embusqué dans la loge de la concierge. Celui-ci n'allait-il pas l'identifier, lui sauter au collet?

— Ma foi, on verra bien! se dit-il en se redressant pour prendre une allure indifférente et en enfonçant son feutre sur ses yeux.

Il passa devant la loge. L'inspecteur Varlin cau-

sait avec ses hôtes. Il eut à peine un regard pour le survenant.

— C'est l'employé de la fleuriste qui est monté tout à l'heure, chez Mlle Nibert! dit machinalement la concierge.

Ce fut tout. Avec un soupir, Christian Brun se retrouva dehors. L'avenue était déserte, un brumeux crépuscule l'envahissait, noyant les façades.

Brun s'éloignait lentement. Il tourna dans la première rue qui se rencontra, préférant d'instinct une voie moins large.

Mais à peine avait-il fait quelques pas dans cette nouvelle direction qu'une auto arrivant derrière lui le dépassa.

Presque aussitôt, elle stoppa, les portières battirent et, avant que le forçat ait eu le temps d'esquisser un geste de défense, deux hommes étaient sur lui.

Il reçut sur la nuque un coup formidable qui l'étendit de tout son long, la face contre terre.

Alors, ses agresseurs, l'empoignant, le jetèrent dans la voiture où ils remontèrent prestement, et l'auto démarrant fila à toute vitesse.

Ce drame rapide n'avait pas duré cinq secondes et n'avait eu pour témoin lointain qu'un jeune garçon pâtissier arrêté au bord du trottoir.

CHAPITRE IV

Christian Brun s'agita faiblement, roulant sa tête endolorie d'une épaule à l'autre. Lentement, la vie reprenait possession de son être, néanmoins la mémoire fut quelque temps à lui revenir.

Des souvenirs confus s'évoquaient dans son esprit. Il revivait sa visite à Odette. Mon Dieu, celle-ci n'avait point changé... Elle était toujours infiniment jolie.

Sa grâce avait conquis quelque chose de mélancolique, d'alangui qu'elle ne possédait point jadis et ainsi, elle était singulièrement émouvante.

Christian l'avait quittée plein de trouble, l'âme ravagée de regrets songeant à ce qui aurait pû être et qui ne serait jamais...

Ensuite...

Le forçat s'arrêta brusquement, le mécanisme de sa pensée se bloquant tout net sur un point.

Ensuite, il avait été attaqué par des inconnus surgis d'une auto... Après, il ne se souvenait plus de rien...

C'était un trou noir, un gouffre sans fond d'où il émergeait seulement Dieu sait après combien d'heures...

— Les gredins! grogna-t-il, les dents serrées.

En lui, la connaissance faisait de rapides progrès. Sous l'afflux de colère fouettant son cerveau, celui-ci redevenait lucide.

Christian voulut se redresser. Alors, il constata que la chose lui était parfaitement impossible.

Il était ficelé comme un saucisson et hors d'état de risquer le moindre mouvement.

Lorsqu'il penchait la tête, sa joue frôlait un drap de même que ses mains qu'une forte corde maintenait le long de son corps.

Brun jura effroyablement et, se tordant ainsi qu'un ver, tenta de se libérer en un sursaut de fureur impuissante.

Ses liens résistèrent et il retomba haletant sur sa couche.

Il se trouvait en pleines ténèbres et n'aurait su dire en quel lieu on l'avait transporté.

— Ils ont dû m'amener dans quelque cellule du Dépôt! se dit-il rageusement. Je suis fait... Me voilà aux mains de la police... Sale histoire!

Evidemment, c'en était une et la plus désagréable qui pût lui advenir!

A nouveau, on allait le traîner devant un juge d'instruction qui, s'entêtant à voir en lui l'assas-

sin de Roubier et de Vadenot, s'efforcerait de lui arracher des aveux...

Il revivrait à huit ans d'intervalle le long martyre qu'il avait connu dans les prisons rouennaises après le meurtre de Charasson, l'employé de banque havrais.

Après, qu'il avouât ou non, on le reconduirait à la Guyane à moins que, le jury trouvant que ses deux nouveaux meurtres méritaient la guillotine, on ne lui tranchât la tête, ce qui serait une solution. De la sorte, il serait débarrassé de cette chienne de vie qu'il menait depuis des années.

Oui, cela vaudrait mieux, autant en finir.

Seulement, il y avait Odette... Odette qu'il avait revue, qu'il aimait toujours et qu'il ne reverrait plus.

Cette pensée fit crever un sanglot dans la gorge de Christian Brun.

Bien qu'endurci par l'existence du bagne, il avait encore un cœur et ce cœur ne battait que pour Odette Nibert.

— Tonnerre!... hurla-t-il, pris d'une rage soudaine. M'être laissé poisser comme un gosse, ah, misère!...

Un flot d'injures débordant de ses lèvres écumantes emplit la cellule obscure d'un effroyable tumulte et à nouveau, Christian Brun, dans un paroxysme de fureur, tenta de rompre ses liens.

Cette tentative fut tout aussi inutile que la précédente. Il ne réussit qu'à se meurtrir douloureusement les chairs; les cordes étaient solides, elles ne céderaient pas.

Et puis, à quoi cela l'avancerait-il?... On ne sort point aisément d'une cellule du Dépôt.

La porte était soigneusement verrouillée, dans les couloirs, veillaient les gardiens... c'était même étonnant que l'un deux ne se fût pas encore montré afin de lui intimer l'ordre de se taire.

Christian déplora de s'être laissé aller à manifester si bruyamment sa colère... Au moins, il était

seul, c'était déjà quelque chose... Qu'on lui fichât la paix, c'était tout ce qu'il pouvait espérer présentement.

Presque aussitôt, il eut un grognement.

Là-bas, vers la droite, un grincement significatif se faisait entendre... On venait... C'était bien ce qu'il avait prévu.

Ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent quelque chose qui se déplaçait le long de la muraille et un jet brutal de clarté blanche s'abattit sur lui.

Ebloui, il ferma les paupières, se promettant intérieurement de ne plus souffler mot. On pourrait le questionner, il se contenterait de la formule célèbre :

— Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat!

De la sorte, on le laisserait peut-être en repos.

Mais en dépit de ses sages résolutions, sa curiosité s'éveillait et, entre ses cils baissés, il coula un regard vers les survenants.

Ceux-ci étaient au nombre de deux. L'un tenait la torche électrique, l'autre fumait une cigarette.

— Manœuvrez le commutateur! ordonna ce dernier.

Un plafonnier s'alluma juste au-dessus de Christian, la torche s'éteignit et les nouveaux venus qui s'étaient placés au pied de son lit apparurent en pleine clarté.

A la grande surprise du forçat, ils n'étaient point en uniforme, ce n'était pas des gardiens.

— Des inspecteurs de police sans doute, se dit-il en les dévisageant avec plus d'attention sans toutefois relever les paupières.

Le premier était grand, bâti en hercule, avec une face rasée à l'air bonasse. L'autre, un jeune homme à la mise élégante, à la physionomie souriante continuait à fumer paisiblement sa cigarette.

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Inutile de faire semblant de dormir, Christian

Brun... Avec moi, cela ne prend pas... Vous pouvez ouvrir les yeux et nous examiner autant que vous en avez envie!

Le forçat ne souffla mot, se contentant de suivre ce conseil et il fixa sur son interlocuteur un regard sombre, farouche.

— Savez-vous que vous n'avez pas l'air d'un gaillard commode! reprit le jeune homme en faisant tomber sa cendre d'une chiquenaude. Si vos yeux étaient des pistolets, je crois que ma carrière serait finie instantanément; au fond, je vous comprends assez... Nous avons été obligés de vous faire à la dure, il n'était pas moyen d'agir autrement... Je le regrette mais nécessité fait loi.

Il s'exprimait sur un ton badin, en homme pour qui ses propos n'ont pas une grande importance.

— Il se paye ma tête! songea Christian Brun. Ah, si nous étions seuls tous les deux!

Pour marquer son mépris, son indifférence, il cessa de contempler les deux hommes, promenant alentour un regard qui bientôt exprima la plus vive surprise.

Depuis huit ans, Christian Brun avait vu bien des cellules, habité de nombreuses prisons. Pourtant, il n'avait jamais vu un cachot ressemblant à celui-ci.

Le mobilier comportait, outre une couchette sur laquelle il était attaché, une petite table carrée recouverte d'une toile cirée, deux chaises.

Une bibliothèque remplie de livres était suspendue au mur d'en face, faisant pendant à un lavabo placé de l'autre côté de la porte.

Une sorte de soupirail percé au ras du plafond était masqué par un fort tampon de bois.

Vraiment, l'endroit était bizarre et ne rappelait en rien les logis que l'administration pénitentiaire met d'ordinaire à la disposition de ses pensionnaires.

— Souffrez-vous beaucoup du coup que vous avez reçu sur la nuque? s'informait cependant le

jeune homme en venant se pencher sur le prisonnier.

— Bah, j'en ai vu d'autres! grommela celui-ci.

— N'importe, Guibert, vous avez eu la main un peu lourde! reprit le fumeur en s'adressant à son athlétique compagnon.

— Peut-être, Monsieur; une autre fois, j'irai plus doucement mais vous m'aviez bien recommandé de ne pas laisser à notre homme le temps de crier! s'excusa le colosse.

— Enfin, ce qui est fait est fait... Il n'y a plus à y revenir... Causons, voulez-vous, Brun?... D'abord, je tiens à vous assurer que vous êtes ici parmi des amis, que vous n'avez rien à craindre!

— Des amis! ricana le forçat presque malgré lui. Vous en avez de bonnes, vous... Si c'est comme ça que vous espérez me tirer les vers du nez... Mais minute, je suis aussi malin que vous... Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat!

— Alors, nous ne sommes pas prêts de nous entendre car je n'ai nullement l'intention de mêler un membre du barreau à notre entretien.

Christian eut un regard en-dessous vers l'étrange jeune homme. Que signifiaient ces propos?

— Où vous croyez-vous donc? interrogeait ce dernier.

— Au Dépôt, parbleu!

— Ah, très bien, vous vous imaginez avoir été fait par la police...

— Dame!

— Eh bien, mon brave, il n'en est rien... Nous n'appartenons pas au personnel du quai des Orfèvres!

— Alors, qui êtes-vous? bougonna Brun dont l'étonnement allait grandissant.

— Des amis...

— A d'autres, vous me prenez pour un jobard... Si vous n'êtes point de la police, vous êtes mes ennemis!

— Pas obligatoirement, rétorqua le jeune homme en allumant une nouvelle cigarette.

— La façon dont vous m'avez traité, m'assommant pour m'enlever, me ficelant sur ce lit...

— Si je vous avais prié de me suivre, vous auriez refusé!

— Pour sûr! maugréa le forçat.

— Vous voyez bien que nous ne pouvions agir autrement!

— Mais enfin, que me voulez-vous? cria Christian dont la patience était à bout.

— Vous questionner... Savoir ce que vous avez fait depuis que vous êtes en France... Pourquoi avez-vous tué Julien Roubier?

— Ce n'est pas moi! gronda le captif.

— Ce n'est pas vous non plus qui lui avez dessiné la marque bleue sur le front?

— Je n'ai pas mis les pieds au Havre depuis huit ans!

— Pourriez-vous le prouver, établir sans conteste possible que vous n'étiez pas au Havre dans la nuit du 10 mars? fit le jeune homme avec intérêt.

— Avant de vous répondre, je veux savoir qui vous êtes? coupa Christian Brun. Si vous n'appartenez pas à la police...

— Je vous en donne ma parole! fit l'autre avec un grand accent de sincérité qui frappa le forçat en dépit de sa méfiance.

— Alors, pourquoi vous occupez-vous de moi? De deux choses l'une... Ou vous êtes des policiers, ou c'est vous qui avez tué Roubier puis Vadenot?

— Dans quel but?

— Oh, cela, je l'ignore!... Ensuite, vous m'avez enlevé, me faisant disparaître, ce qui pour les juges, équivaudra à un aveu... Je serai condamné à votre place pour ce double meurtre; oui, ce doit être cela, tas de crapules!...

Christian Brun menaçait de piquer un nouvel accès de fureur; son interlocuteur qui n'avait rien perdu de son calme, haussa les épaules.

— Pas mal raisonné! reconnut-il. Seulement, mon garçon, vous faites fausse route... Je ne suis ni un agent, ni une crapule... Je suis simplement un détective privé... Je me nomme Jacques de Villefort et je veux connaître la vérité touchant ce qui s'est passé au Havre et à Paris!

— Oh, fit Brun, stupéfait.

— Si vous êtes coupable, je vous livrerai à la justice; dans le cas contraire, je vous tirerai d'affaire en démasquant les criminels, ceux qui tentent de vous mettre sur le dos les meurtres de Roubier et de Vadenot. J'en prends l'engagement... Etes-vous satisfait?

— J'ai du mal à vous croire! murmura Brun dont le regard ne quittait point son interlocuteur.

Bien qu'il s'en défendît, il était impressionné par son accent de sincérité, par le regard loyal que celui-ci fixait dans ses yeux.

— En tout cas, vous n'aviez pas le droit d'agir comme vous l'avez fait! risqua le bagnard.

— D'accord; seulement, je voulais avoir avec vous un entretien... Il n'y avait pas d'autre manière d'opérer... A présent, voulez-vous parler?

— Que voulez-vous savoir? grommela Christian qui ne savait plus trop que penser.

— Vous dites que ce n'est pas vous qui avez tué Julien Roubier dont le cadavre fut découvert sur un banc du boulevard de Strasbourg, au Havre, dans la nuit du 10 mars?

— Non, ce n'est pas moi!

— Vous prétendez qu'à cette date, vous n'étiez pas au Havre? Où vous trouviez-vous?

— A Bordeaux, dans un endroit que je ne vous désignerai pas!

— Et pourquoi? s'informa Jacques.

— Parce que c'est un bouge fréquenté par des chenapans... Un camarade m'en avait parlé, à la Guyane... J'y ai été bien reçu... Je n'ai pas besoin de leur causer des ennuis... Enfin, la police n'admettrait pas le témoignage des gens qui m'ont vu

là-bas, ce soir-là... Dame, ce ne sont pas des commerçants patentés ni des ministres!

— Possible, mais moi je les croirai!

— N'importe, je ne vous dirai rien, rien de ce qui les concerne!

— Tant pis, je chercherai et ceci fera qu'on vous gardera un peu plus longtemps ici... Abel Vadenot fut assassiné, rue de Rome, dans la nuit du 18 mars... Le meurtre fut perpétré dans les mêmes conditions que celui du Havre... Un coup de couteau au cœur... La marque bleue au front...

— Ce n'est pas moi qui ai frappé Vadenot!

— Où étiez-vous ce soir-là?

— Dans un petit bistrot de Belleville... Une boîte dans le genre de celle de Bordeaux où je fus présenté de la part de camarades de là-bas... Je n'en suis pas sorti de la soirée mais je ne vous dirai pas l'adresse!

— Ce doit être chez le père Mathieu! fit tranquillement Jacques de Villefort. Non, poursuivit-il, voyant que Brun secouait négativement la tête, eh bien, je chercherai et vous garantis que je n'aurai pas grand mal à trouver.

— Et après? s'enquit le forçat.

— Après, si vous m'avez dit la vérité, si vous n'êtes pour rien dans le double meurtre de vos anciens camarades, il me restera à découvrir le ou les coupables et pourquoi ces crimes furent agencés de telle sorte que les soupçons de la police devaient infailliblement tomber sur vous... Donc, si vous êtes innocent?...

— Je le suis! cria Brun avec force.

— C'est possible! admit Jacques. En ce cas, nous le prouverons! Pourquoi êtes-vous revenu en France? reprit-il au bout d'un instant.

— J'avais le mal du pays et puis, cela ne vous regarde pas!

— Mlle Nibert!... murmura doucement de Villefort.

— Vous... Je vous défends de prononcer son nom,

de la mêler à vos sales manigances! vociféra Brun, pris d'un accès de fureur soudaine qui l'aurait fait sauter à la gorge du détective s'il n'avait été solidement attaché.

— Vous êtes enragé, mon pauvre vieux! riposta ce dernier. Tenez-vous donc tranquille! Voulez-vous me parler du meurtre de Charasson?

— Cela vous intéresse! maugréa Christian, tout haletant encore de son suprême effort.

— Evidemment, et voici pourquoi! Si vous n'avez pas tué Roubier et Vadenot, ce que je commence à croire, pourquoi auriez-vous tué Charasson?

Christian Brun demeura sans voix. Cette déduction imprévue l'ahurissait quelque peu.

— Lorsque Charasson fut assassiné rue Jean-Proust, il y a huit ans, il portait une sacoche contenant huit cent vingt-cinq mille francs dont le meurtrier s'empara et qui fût retrouvée vide dans un terrain vague du voisinage! reprit posément Jacques de Villefort. Vous voyez, je connais l'affaire. En dépit de toutes les recherches de la police, on ne remit pas la main sur l'argent...

— Je ne l'ai jamais eu en ma possession! répondit Christian qui, sans y prendre garde, s'apprivoisait, subissant à son insu l'ascendant du policier.

— Avez-vous une idée de ce qu'il est devenu?

— Oh, pas la moindre! avoua le forçat.

— En relisant le procès, j'ai vu que vous prétendiez avoir passé votre matinée ce jour-là à visiter les chantiers que dirigeait votre patron... Pour ce faire, vous avez dû traverser la rue Jean-Proust quelque temps avant l'agression dont furent victimes Charasson et Pierre Nibert.

— Sans doute! admit Christian dans lequel flamba une lueur vite éteinte.

— A ce moment, vous n'avez rien remarqué d'anormal?

— Non, je n'ai pas fait attention! fit sourdement Christian.

— Roubier et Vadenot prétendent vous avoir rencontré non loin du théâtre du crime, le premier avant, le second plus tard, alors que vous vous enfuyiez!

— C'est faux... ils ont menti... menti comme Pierre Nibert qui affirme m'avoir reconnu.

— Pour quel motif ces trois hommes auraient-ils menti? En vous accusant, ils vous perdaient, ils ne pouvaient l'ignorer! insista le détective, pensif.

— Est-ce que je sais?... Quand ils m'ont chargé tous les trois, j'en suis resté abruti... Je n'en croyais pas mes oreilles!

— Vous étiez de bons camarades cependant...

— Oui, jusqu'au jour où... Enfin, cela ne vous regarde pas! s'interrompit brusquement Christian Brun.

— Si vous voulez que je vous tire d'affaire, il faudrait me dire la vérité, toute la vérité!

— Je ne vous ai rien demandé de pareil, je n'ai pas confiance en vous, fit le bagnard, farouche.

— Et vous avez tort... Moi seul peut vous aider à faire éclater votre innocence si vous n'êtes pas coupable... Voyons, reprit Jacques voyant que l'homme se taisait, entêté dans sa volonté de silence, vous vous êtes querellé avec Roubier pour une question d'argent, de femme?...

— Non!

— Avec Vadenot? reprit patiemment le détective.

— Pas davantage!

— Alors, c'est avec Pierre Nibert car enfin, si ces trois hommes vous en voulaient, ils avaient leurs raisons pour cela... On n'envoie pas un camarade au bagne sans motif... Dites-donc, est-ce que, par hasard, Nibert était au courant de vos amours avec sa sœur?

— Cela ne vous regarde pas... Je ne veux pas

vous entendre prononcer le nom de Mlle Nibert! cria Christian.

— Si vous ne voulez pas me renseigner, c'est bien simple... J'interrogerai cette jeune fille! riposta de Villefort.

— Je vous défends...

— Ça, mon garçon... c'est une autre histoire, renseignez-moi ou je me tuyauterai autrement!

— Pierre connaissait nos fiançailles! se décida à avouer Brun. Evidemment, il n'en parut pas ravi sur le moment... Cependant, il en prit son parti et ne souleva plus d'objections.

« Est-ce tout ce que vous voulez savoir? reprit-il après un temps, voyant que le détective demeurait silencieux.

— Pour l'instant, oui... Il se peut que par la suite, j'aie d'autres renseignements à vous demander... C'est pour cela et pour une autre raison encore que je voudrais obtenir de vous la promesse que vous resterez tranquillement ici tant que la chose sera nécessaire... Vous serez bien traité, rien ne vous manquera; seulement, défense de mettre le nez dehors.

— Vous avez résolu de me séquestrer et de quel droit? sursauta le captif.

— Dans votre intérêt!

— A d'autres, pas de boniments! hurla Brun.

— Mais comprenez donc, entêté, que ceux qui veulent vous mettre sur le dos l'assassinat de Roubier et de Vadenot n'hésiteront pas à vous supprimer s'ils pensent que vous pouvez les démasquer!

— Je suis de taille à me défendre, je n'ai pas besoin de vous!

— Si, ce soir, vous aviez eu affaire à eux, votre compte était bon! rétorqua de Villefort.

— Qui me prouve que vous ne faites pas partie de la bande, après tout.

— Nous n'allons pas recommencer! soupira le détective, excédé.

— Je veux m'en aller, je ne veux pas rester ici! vociféra Brun au comble de la fureur.

Jacques de Villefort comprit qu'il n'y avait pas moyen de le raisonner; l'homme était enragé, refuserait de rien entendre.

— Vous m'embêtez! fit-il nettement, comprenez-vous ce que cela veut dire?

— Je veux partir! hurlait Brun en faisant des efforts désespérés pour s'arracher de son lit.

— Et moi, je vous affirme que vous resterez là tant que la chose sera nécessaire... Seulement, au lieu d'être libre dans cette maison, vous resterez ficelé dans ce sous-sol et si vous continuez à brailler pareillement, on vous bâillonnera... Je ne désire pas que vous ameutiez les voisins!

« Vous avez compris, Guibert?

— Oh, soyez tranquille, patron! fit le colosse, on observera la consigne!

— Une dernière fois, Christian Brun, voulez-vous être raisonnable et me promettre?...

— Allez au diable! interrompit le forçat, hors de lui.

— Bon, bon, alors ne vous en prenez qu'à vous... Guibert, vous le traiterez bien, le soignerez comme un poulet mais vous ne le laisserez pas filer et, s'il continue à beugler, le bâillon.

Sur ce, haussant les épaules, Jacques de Villefort quitta la pièce, suivi de près par son compagnon et, derrière eux, la porte retomba. La lumière s'était éteinte et Christian les entendit qui verrouillaient la serrure à triple tour.

Alors, le forçat fut pris d'un accès de rage encore plus fou que les précédents. Durant quelques secondes, il hurla des injures, se roidit dans ses liens mais la crise était trop violente pour durer et il retomba sur son lit, aphone, épuisé, maudissant ses ravisseurs qui, à présent, il n'en doutait plus, n'étaient autres que ses ennemis, les meurtriers de Roubier et de Vadenot.

Tout ce qu'on venait de lui raconter n'était qu'une

comédie destinée à l'abuser... Ces gens étaient des gredins... Bien sûr, avant peu, ils le supprimeraient; de la sorte, nul ne pourrait entendre ses protestations d'innocence.

CHAPITRE V

Mai étant arrivé, Pierre et Odette Nibert étaient allés s'installer comme ils le faisaient chaque année, dans la propriété qu'ils possédaient aux portes de Saint-Germain-en-Laye, non loin de la forêt.

Chaque jour, le financier se rendait en auto à Paris où l'appelaient ses affaires, ne rentrant que le soir et souvent fort tard.

De la sorte, Odette demeurait seule, ce dont la jeune fille ne se plaignait point.

Depuis longtemps, elle ne savait plus ce que c'était que d'être gaie mais sa mélancolie était devenue de la tristesse. Constamment, elle demeurait absorbée, soucieuse, un pli profond creusant son front pur.

Il y avait bientôt un mois qu'elle n'avait pas reçu de nouvelles de Christian Brun. A la suite de sa visite avenue de Wagram, le forçat avait disparu et la jeune fille se perdait en conjectures sur les causes de ce silence.

Il ne pouvait s'agir de la police. Si Brun était tombé en son pouvoir la chose se serait sue.

Or, bien au contraire, l'inspecteur Michelin et ses collaborateurs continuaient à rechercher l'évadé sans grand espoir de le découvrir, il faut bien l'avouer.

La double instruction ouverte à la suite des meurtres de Roubier et de Vadenot piétinait. C'était à croire qu'elle n'aboutirait jamais.

Avec le temps, la surveillance protectrice dont Pierre et Odette Nibert avaient été entourés au

début s'était relâchée pour cesser définitivement lors du départ du frère et de la sœur pour Saint-Germain.

Comme Michelin se montrait hésitant pour lever la consigne, le coulissier l'en avait instamment prié. Il avait traité avec une société de police privée et quotidiennement, deux vigiles seraient délégués à Saint-Germain afin d'assurer la garde de la propriété.

De ce côté donc, il n'y avait rien à redouter.

Au cours de ses allées et venues entre Paris et Saint-Germain, Pierre se déclarait assez grand garçon pour veiller sur lui.

— A cette heure, Christian Brun doit être loin, avait-il conclu, et si je consens à prendre de telles précautions, c'est pour ma sœur et non pour moi.

L'inspecteur Michelin était également de cet avis. Si Christian Brun s'était promis de faire subir aux Nibert le même sort qu'il avait infligé à Roubier et à Vadenot, il avait dû y renoncer pour le moment, devinant que l'entreprise s'avérait singulièrement dangereuse et ne pouvait que le conduire à sa perte.

Présentement, il devait s'être réfugié à l'étranger et de sitôt, on n'entendrait pas parler de lui.

Donc, chaque matin, deux vigiles arrivaient à Saint-Germain, relevant leurs camarades de la garde précédente. Ils y restaient vingt-quatre heures et étaient remplacés par d'autres.

Tranquilles de ce côté, M. et Mlle Nibert avaient repris un semblant de vie normale, tout au moins en ce qui concernait Pierre lequel se montrait parfaitement calme et tranquille.

Ce soir-là, le financier avait dîné à Paris avec quelques amis. Vers onze heures, quittant le restaurant des Champs-Elysées où le repas avait eu lieu, il reprenait en auto la direction de Saint-Germain-en-Laye. La soirée était parfaitement paisible. Un gros orage qui avait éclaté dans l'après-midi avait rafraîchi l'atmosphère. A la tombée de

la nuit, la pluie qui lui avait succédé s'était définitivement arrêtée.

Des jardins mouillés montaient de fortes senteurs balsamiques que Pierre Nibert respirait au passage avec délices. Le jeune homme roulait à petite allure sur cette route toujours encombrée. Il n'était point de ceux qui pratiquent des vitesses excessives et fréquemment, il se rangeait, pour livrer passage à quelque bolide monté par un joyeux équipage.

De temps à autre, il se retournait comme pour s'assurer qu'il n'était point suivi.

Pierre parvint ainsi sans encombre en vue de leur propriété laquelle, nous l'avons dit, était située un peu à l'écart de l'agglomération, à une demi-portée de fusil des premiers fourrés de la forêt.

Il était alors minuit. Ayant enfermé son auto dans le garage, Pierre Nibert s'avança dans la cour sablée précédant l'habitation et son regard se leva vers la façade de celle-ci.

Aucune lumière ne brillait derrière les rideaux des croisées. Bien certainement, Odette et les domestiques étaient couchés.

Une pâle clarté tombait des étoiles, l'heure était reposante; allumant une cigarette, le coulissier se risqua dans un passage qui, contournant la maison, conduisait vers le grand jardin aux allures de parc s'étendant par derrière.

Bientôt, il atteignait l'allée permettant d'en faire le tour et qu'une haie touffue servant de clôture longeait vers la droite.

Au delà existait un chemin mal entretenu et peu fréquenté, surtout à cette heure avancée de la nuit et qui, à quelques centaines de mètres de là, rejoignait la grande route.

Pierre Nibert s'était arrêté et, le buste légèrement incliné en avant, il semblait écouter les bruits de la nuit.

Il était seul et jouissait délicieusement de son isolement.

Selon les consignes données par lui, les vigiles de garde devaient se trouver dans la maison, dans le vestibule central du rez-de-chaussée où une petite pièce servant de bureau avait été mise à leur disposition. Au reste, leur service était de moins en moins pénible et si Pierre continuait à les faire venir, c'était uniquement pour la forme. Depuis trois jours, il les avait dispensés des rondes que, toutes les heures, les policiers faisaient dans le jardin.

Cependant, Pierre Nibert avait repris sa marche, longeant au plus près la haie de clôture, s'arrêtant fréquemment pour écouter.

Enfin, il s'immobilisa derrière un buisson épais et demeura invisible, accroupi sur les talons.

Il avait glissé la main dans la poche de son pardessus de couleur sombre afin de s'assurer que l'automatique qu'il y avait placé s'y trouvait toujours.

De ce point, il faisait face à une espèce de brèche pratiquée dans l'enceinte et que l'on avait obturée à l'aide de fagots d'épines.

Un rideau de grands arbres masquait la maison dont le toit dépassait à peine à cinq ou six cents mètres en arrière.

Des minutes s'écoulèrent que rien ne vint troubler. Au loin, on percevait les sifflements aigus des trains passant sur une prochaine voie ferrée. De temps à autre, vers la route, un grondement d'auto retentissait et bientôt s'éteignait dans la nuit.

— Minuit! murmura le jeune homme après avoir consulté, non sans quelques difficultés, le cadran de sa montre-bracelet. Cela fait une bonne demi-heure que je suis rentré... On doit s'imaginer que je suis couché et endormi... Encore un peu de patience...

Un nouveau quart d'heure s'écoula et soudain, Pierre Nibert tressaillit imperceptiblement; là-bas, derrière la haie, quelque chose avait bougé, une branche avait craqué, décelant une présence.

Pierre se souleva légèrement, fixant la brèche.

Il lui parut que le fagot placé au sommet de l'amoncellement oscillait légèrement. Il ne s'était pas trompé. Le premier fagot tomba, puis un autre suivit et dans l'espace ainsi libéré, une silhouette humaine se faufila.

L'homme opérait avec mille précautions. Une fois dans le jardin, il se tapit au pied même de la haie, de sorte qu'il était à peu près invisible.

Mais Pierre l'avait repéré et attendait. Enfin, quand le nocturne visiteur fut rassuré par le calme régnant aux alentours, il se dressa et, courbant le dos, il se lança par une allée permettant de gagner directement la maison d'habitation.

Ainsi, il passerait à trois pas de Nibert, toujours embusqué et dont assurément, il ne soupçonnait point la présence.

De fait, à l'instant précis où le singulier promeneur arrivait à sa hauteur, le financier sauta lestement dans l'allée, lui barrant ainsi la route.

L'homme eut un haut-le-corps et se figea sur place d'autant que Nibert prévenait d'une voix menaçante :

— Halte ou je te brûle!

En même temps, il mettait revolver au poing.

L'autre eut un grognement sourd et ses bras retombèrent le long de son corps.

Il était vêtu d'un manteau de couleur sombre, un feutre de même nuance rabattu sur les yeux, dissimulait son visage.

Passant son arme dans la main gauche car, décidément, le rôdeur ne semblait pas animé de mauvaises intentions, Nibert prit dans sa poche une lampe électrique dont soudainement il braqua le faisceau sur l'inconnu.

Ebloui par la vive clarté, ce dernier ébaucha un mouvement de retraite.

— Ne bouge pas ou je tire ! ordonna Pierre qui ne le perdait pas de vue.

Il n'y avait pas à se méprendre sur ses intentions. L'autre le comprit et redevint immobile.

— Tiens, tiens, reprenait Pierre, sarcastique, mais il me semble que je te reconnais, toi... Ne serais-tu pas Christian Brun ?

— Oui, c'est moi ! murmura l'homme d'une voix sourde.

— Il paraît que la police te recherche bien mal... Tu es ici alors qu'elle te croit à tous les diables... Heureusement, nous allons mettre bon ordre à cela!

Puis, d'une voix singulièrement dure, il ajouta :

— Que viens-tu faire chez moi ?

Christian Brun ne répondit pas. La face crispée, il fixait sur son ancien camarade un regard de bête traquée.

— Je devine ! reprit celui-ci avec un rire narquois, tu te proposais de me surprendre endormi et de m'assassiner comme tu as fait pour Roubier et pour Vadenot!

— Jamais ! protesta Christian d'une voix rauque.

— Allons donc... Si tu ne m'avais pas rencontré sur la route, tu te serais introduit dans la maison et alors, mon compte était bon !

— Je ne voulais pas vous tuer... La preuve c'est que je suis sans arme... Si vous ne me croyez pas, vous pouvez me fouiller !

— Je ne m'abaisserai pas à faire cette besogne... Donne-moi simplement les fausses clés ou les outils grâce auxquels tu comptais pouvoir entrer chez moi !

— Je ne possède ni les uns ni les autres... Encore une fois, vous pouvez me fouiller !

— Diable... Tu me fais l'effet d'un drôle d'assassin ! sourit Pierre Nibert, méprisant.

— Je ne suis pas un assassin ! se révolta Christian Brun qui avait blêmi sous l'insulte.

— Allons donc... La Cour d'assises de la Seine-Inférieure...

— M'a condamné à tort ! affirma le forçat.

— Tu n'as pas tué Charasson, tenté de m'assommer ?... Eh bien, voilà du nouveau !

Et Pierre Nibert haussa les épaules comme un homme qui renonce à discuter des allégations par trop absurdes.

Tranquillement, il éteignait sa lampe qu'il empocha de même que son revolver. Puisque son adversaire n'était pas armé, il n'avait rien à redouter de sa part.

Au reste, il se tenait sur ses gardes. Quatre pas séparaient les deux hommes et Pierre, gaillard vigoureux, rompu à tous les sports, était de taille à tenir tête à son adversaire beaucoup plus petit et d'apparence singulièrement plus chétive.

— Non, je n'ai pas tué Charasson ! reprenait Brun, non plus que Roubier et Vadenot !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, mais à la police !

Christian Brun secoua la tête en homme qui ne s'en soucie guère.

— Oui, je comprends, fit Pierre, on ne te croirait pas et pour cause.

— Je suis innocent de tous ces meurtres, proclama Christian d'une voix altérée.

— Je ne suis pas chargé d'instruire ces affaires, heureusement. Il y a des juges en France, va leur conter ton histoire...

— Quand on a été une fois condamné, on est perdu pour toujours ! fit Brun, on a beau dire la vérité, personne n'ajoute foi à vos propos !

— C'est fort possible ! admit Pierre, quoi qu'il en soit, ce sont là choses qui ne me regardent pas et ne sauraient m'intéresser !

Entre eux, il y eut une minute de pénible silence. Christian Brun semblait accablé et fixait obstinément le sable de l'allée.

A cette heure, il n'avait rien d'un redoutable criminel.

Pierre Nibert le fixait d'un regard étrange tandis

qu'un sourire d'ironie aiguë se jouait furtivement sur ses lèvres rasées.

Presque aussitôt, sa physionomie changea d'expression, redevint grave et ce fut d'une voix où perçait quelque pitié qu'il reprit :

— Ecoute, Brun, je devrais te livrer à la police et la chose me serait facile... Deux détectives sont dans la maison et si je tirais un coup de revolver en l'air, ils auraient tôt fait d'accourir.

Le forçat frissonna comme malgré lui et, se redressant, il demanda en regardant Pierre bien en face :

— Et pourquoi ne le faites-vous pas, Nibert ?

— Parce que je me souviens d'une seule chose... Jadis nous fûmes camarades...

— C'est si loin ! fit Christian avec amertume.

— Peut-être mais le fait n'en a pas moins existé, donc...

— Pourquoi ne pas vous en être souvenu à la Cour d'assises de la Seine-Inférieure ? demanda Brun avec une sorte d'âpreté. Bien au contraire, vous m'avez chargé impitoyablement, de même que Roubier et Vadenot du reste.

— Nous étions convaincus de ta culpabilité ! riposta Pierre.

— Et maintenant ?

— Il y a un quart d'heure, j'en étais encore assuré de même que tu étais le meurtrier de nos deux anciens amis, mais tu viens de me jurer que tu n'es pas coupable et cela avec une telle voix, un tel accent que, vraiment...

Pierre se tut, hésitant. A cette minute, il donnait l'impression d'un homme ému, bouleversé, qui sent vaciller ses convictions les mieux assises.

— Je suis innocent ! répéta Christian Brun, farouche.

— Tant mieux pour toi! soupira Pierre, oui, tant mieux... Tu ne sais pas ce que je donnerais pour en avoir la certitude !

Et comme Brun, surpris, l'examinait avec une visible défiance, Nibert continua :

— Oui, je donnerais beaucoup pour que tu puisses te laver d'une semblable accusation... C'est horrible de penser qu'un homme qu'on a traité en ami... qui a failli être votre frère n'est qu'un meurtrier !

« Oui, pour toi, pour moi, pour Odette!

— Odette ne me croit pas coupable! coupa Brun.

— Qu'en sais-tu ?

— Elle me l'a dit...

— Ainsi, tu l'as vue ? s'exclama Nibert en se rapprochant d'un pas. Elle ne m'en a pas soufflé mot!

— Elle jugea sans doute que la chose ne vous regardait pas... Odette est majeure !

— C'est juste ! admit Pierre avec une douceur qui ne lui était pas habituelle... Eh bien, si elle est persuadée de ton innocence, tant mieux pour elle... Pour moi, je fais des vœux pour que tu parviennes à l'établir, mais j'en doute !

— Moi aussi ! reconnut le bagnard. Les ennemis mystérieux qui ont frappé Charasson, Roubier, Vadenot et qui peut-être me frapperont un jour, ne me le permettront pas... Ils sont habiles et puissants !

— Moins que la justice, tout de même !

— Oh, la justice! ricana Christian. Tout à l'heure vous disiez que la police me recherche...

— C'est exact !

— Eh bien, elle n'a pas su me découvrir tandis que mes ennemis y sont parvenus... Un soir, dans une rue de Paris, ils m'ont attaqué et enlevé en auto; ensuite, ils m'ont séquestré dans une maison d'Asnières dont je me suis échappé il n'y a que quatre jours et comme par miracle !

— Vraiment ? murmura Pierre qui semblait fort intéressé.

Entre eux, ce fut de nouveau le silence. Nibert y mit un terme en disant :

— Cette affaire est trop compliquée pour moi... Ce que je voudrais savoir, c'est ce que tu es venu faire ici ?

Christian Brun eut une suprême hésitation puis, se décidant brusquement :

— Je voulais revoir Odette une dernière fois... Depuis trois nuits, je rôde autour de la propriété, c'est ainsi que j'ai découvert une brèche dans la haie... Avant-hier, j'étais du côté de l'autre façade vers dix heures... J'ai vu Odette à une fenêtre du premier, sans doute à celle de sa chambre mais le chauffeur allait et venait dans la cour.

Il se tut, comme hésitant à poursuivre; un geste du financier l'y incita.

— Hier, je suis revenu... J'ai jeté du sable dans la fenêtre en question espérant qu'Odette m'entendrait mais quelqu'un est survenu et je me suis enfui... Ce soir, je comptais recommencer...

— Pourquoi veux-tu voir Odette ? demanda doucement Nibert.

— Vous savez bien que je l'aime... Je n'ai jamais cessé de l'aimer... Alors, je vais partir, quitter la France à jamais si toutefois mes ennemis me le permettent... J'aurais voulu lui dire adieu... emporter d'elle une suprême image...

En disant ces choses, le pauvre Christian était infiniment pitoyable. Il n'avait rien du terrible malfaiteur dont rêvait l'inspecteur Michelin ; ce n'était plus qu'un pauvre bougre lamentable, désespéré et qui s'avouait vaincu.

Pierre sembla touché.

— Pauvre type! murmura-t il comme pour lui-même.

— Oui, je suis un pauvre type ! reprit Brun qui avait entendu Longtemps j'ai cru, Nibert, que vous étiez un de mes adversaires, que vous m'aviez fait condamner parce que le projet de mariage ébauché entre Odette et moi vous déplaisait.

— Oui, je n'y étais guère favorable, admit Pierre, mais tout de même !

— Maintenant que j'ai causé avec vous, je ne sais plus que penser... Laissez-moi voir Odette et plus jamais vous n'entendrez parler de moi !

— C'est fou, absurde! protesta le coulissier.

— Nibert, je vous en supplie au nom de notre ancienne camaraderie! implora l'autre. Ensuite, je disparaîtrai, je vous le jure!

Pierre Nibert ne répliqua point immédiatement. Il semblait qu'un combat se livrait en lui. A la fin, il parut prendre un parti.

— Ecoute, Christian, fit-il avec quelque rudesse, j'aurais préféré qu'une telle entrevue n'eût pas lieu ceci pour des raisons faciles à comprendre, mais puisque Odette t'a revu, déjà... et puis, je veux faire quelque chose pour toi...

— Merci ! murmura Brun, plein d'espoir.

— Odette n'est pas ici, ce soir. Elle a été au théâtre à Paris, avec des amis chez qui elle est restée coucher...

— Oh !

— Demain, je la verrai, je lui ferai part de notre conversation et, si elle consent à te voir, elle sera dans cette allée, à dix heures du soir... Bien entendu, je l'accompagnerai... Mais tu me jures qu'ensuite tu partiras... Je ne veux pas que tu la compromettes, que tu achèves de gâcher sa vie !

— Oui ensuite, je partirai, je vous le promets ! attesta Christian avec reconnaissance.

— Eh bien soit, alors, à demain ! reprit Nibert.

Et comme le forçat esquissait un mouvement de retraite :

— Tu ne dois guère avoir d'argent! reprit Pierre. Tiens, prends ces dix mille francs, tu en auras sans doute besoin !

Il tirait de sa poche une liasse de billets que l'autre accepta après une suprême hésitation.

— Merci, Nibert, vous valez mieux que je ne l'imaginais !

Il fit de la main un vague salut et, lentement, courbant le dos, il s'éloigna afin de regagner la brèche.

Nibert le suivait, un mauvais sourire aux lèvres. Brusquement, il sortit son revolver, ajustant le bagnard. Il allait faire feu quand une ombre surgit à son côté. Une main de fer tordit le poignet de Pierre, lui arrachant avec son arme un cri de douleur et de rage.

— Vous, commença le financier, en reconnaissant l'un des vigiles de garde à la maison.

L'autre ne lui répondit qu'en lançant un strident coup de sifflet.

Au même instant, des hommes surgirent des fourrés voisins et Brun qui s'était immobilisé, ahuri par cette scène rapide autant qu'incompréhensible, étouffa une exclamation.

— La police !

— Parbleu, oui, la police! fit le vigile qui n'était autre que Jacques de Villefort. Elle vient pour arrêter le meurtrier de Charasson, de Roubier et de Vadenot... Tenez, Michelin, voici votre homme !

Et d'une bourrade, il jeta Nibert, atterré, dans les bras de l'inspecteur.

Au cours du procès qui s'ensuivit, Jacques de Villefort exposa les faits suivants :

C'était Pierre Nibert qui, dévoré d'ambition, avait imaginé le guet-apens dirigé contre Charasson. Le fait que les huit cent vingt mille francs volés au pauvre diable n'avaient jamais été retrouvés et que, peu après, Nibert, Roubier et Vadenot se trouvaient en possession de fonds avait tout d'abord attiré son attention. Une enquête serrée lui avait permis d'établir le reste. Nibert détestait Brun dont il ne voulait pas pour beau-frère. Il en avait fait sa victime. Parfaitement au courant des habitudes de Christian, il avait organisé le guet-apens en conséquence, Roubier et Vadenot ses complices avaient fait le

reste, témoignant qu'ils avaient vu le malheureux Brun aux abords du lieu de l'agression.

Ensuite, les trois compères avaient partagé l'argent volé. Tandis que Roubier demeurait au Havre où il montait une petite usine, Vadenot s'établissait garagiste à Colombes et Pierre, coulissier à Paris.

Les deux premiers n'avaient pas réussi dans leurs affaires et, se retournant vers leur camarade, ils avaient entrepris de le faire chanter.

Mais Nibert était de taille à se défendre. Une nuit rejoignant Roubier au Havre sous couleur de lui remettre des fonds, il l'avait poignardé. Ensuite Vadenot avait eu son tour, rue de Rome. La lecture d'un journal mentionnant l'évasion de Christian Brun du bagne lui avait donné l'idée de dessiner sur le front de ses victimes la fameuse marque bleue. De la sorte, les soupçons tomberaient infailliblement sur le forçat en rupture de ban.

La chose n'avait point manqué et, sans de Villefort, Brun eût payé de sa tête les trois crimes d'un autre.

Mais pour parvenir à ce résultat, le détective avait dû se saisir de Brun et le séquestrer dans la maison d'Asnières qu'habitait Guibert, un de ses agents. De la sorte, il le mettait à l'abri des coups de Pierre Nibert.

Lorsque tout avait été prêt, de Villefort avait laissé fuir Christian, certain que celui-ci courrait à Saint-Germain-en-Laye pour revoir Odette et qu'alors, Nibert tâcherait de le supprimer. En effet, celui-ci avait eu tôt fait de repérer le forçat rôdant autour de sa demeure.

Nibert, démasqué, reconnut les faits. Sans l'intervention de Jacques, il tuait Christian. Il aurait raconté que celui-ci l'avait attaqué dans son jardin, l'avait détroussé des dix mille francs et que, se trouvant dans un état de légitime défense, il avait abattu le bandit d'un coup de revolver.

Pierre Nibert, condamné à mort, fut exécuté.

Quelques jours plus tard, Odette, devenue Madame Brun, s'embarquait à Bordeaux avec son mari, pour le Venezuela. Auparavant, la jeune fille avait distribué à des œuvres de bienfaisance la fortune lui venant de son frère et dont elle ne voulait à aucun prix.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La bande des insaisissables

Roman policier inédit

par RENÉ DUCHESNE

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 28-10-4

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du DRAME,
d
OISSE,
de l'INTÉRET

pouvant être mis entre toutes les

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en **4** couleurs **0.60**

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.